

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** A. PÉRIER  
 Rédacteur en chef. Administrateur.  
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
**Gaston CALMETTE**  
 TÉLÉPHONE { 102.46 Rédaction  
 102.47 Administration  
 ANNONCES ET RÉCLAMES  
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION  
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.....	18	35	70
Union Postale.....	21	40	80

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## Le Bilan du Divorce

IV

### L'ARTICLE 230

La difficulté que l'on éprouve à faire sortir le commissaire de sa maison pour frapper à la porte des amoureux au moment même où ils consomment leur faute a discrédité le flagrant délit auprès des amateurs de divorce. L'adultère constaté par le premier venu, un témoin aposté, un domestique curieux, un mari qui oublie de frapper avant d'entrer chez sa femme, une femme qui pénètre dans le fumoir d'un pas trop léger, cet adultère, bien moderne par son sans façon, son goût de l'occasion, son manque de tenue, sa hâte à profiter d'un petit vertige de désir, n'est plus une cause péremptoire de divorce : c'est seulement une « injure grave ».

Les auteurs de la loi du divorce voulaient n'être sévères que pour la forme, et ils l'étaient dans la pratique à se montrer complaisants. Ils ont ici démasqué leurs intentions secrètes, et laissé apercevoir la voie dans laquelle ils veulent entraîner le droit français, contrairement à ses instincts, à toutes ses traditions et, on peut le dire, à son idéal permanent.

Au moment même où ils reconnaissent, à travers en « injure grave », l'adultère sans la garantie des constatations légales était une cause suffisante de divorce, ils ont hardiment placé sur un pied d'égalité complète l'infidélité de l'homme et celle de la femme. Ils ont affirmé que l'une n'était pas plus grave que l'autre, qu'elle n'avait pas au point de vue du mariage des conséquences plus déplorables. Sous la pression de sentiments, de rêves et de cosmopolitismes qui vivent de chimères, ils ont proclamé le principe absurde de l'égalité des sexes dans la nature, dans la famille et dans la société.

Cela s'appelle l'article 230. On le trouve dans le Code civil. Il est libellé en ces termes :

*La femme pourra demander le divorce pour cause d'adultère de son mari.*

Affirmer que l'amour de la femme normale est « unique », que l'instinct de sa chair et le penchant de son cœur la portent vers la fidélité exacte comme vers un état idéal, c'est énoncer une vérité que démontre l'histoire de l'humanité, avant que la science l'eût contrôlée et précisée. Elle a constaté, cette science, que, quand la femme qui se réunit avec plusieurs hommes ne devient pas tout à fait stérile, elle a moins d'enfants que la femme monogame.

Ton amour, dit la bohémienne de Malaga à l'amiant préféré, ton amour est comme le taureau qui va où on l'appelle : le mien est comme la pierre qui reste où on la pose.

Voilà le cri passionné d'un peuple sans Codes, qui prétend vivre selon les inspirations « de la bonne loi naturelle ».

Chez nous, jusqu'en 1810, l'adultère seul de la femme était puni. Il n'était alors venu à la pensée de personne de poursuivre l'adultère du mari, et Montesquieu a résumé, dans des termes qui, en leur genre, sont définitifs, l'opinion de la société la plus civilisée qu'on ait connue sur les torts réciproques de l'homme et de la femme dans l'adultère :

« La violation de la pudeur, dit-il, suppose dans les femmes un renoncement à toutes les vertus. La femme, en violant les lois du mariage, sort de sa dépendance naturelle. En effet, la nature a marqué l'infidélité de la femme par des signes certains, outre que les enfants adultérins de la femme sont nécessairement au mari et à la charge du mari, au lieu que les enfants adultérins du mari ne sont point à la femme, ni à la charge de la femme ».

À ces considérations on peut ajouter des raisons tirées de l'état de nos mœurs mêmes qui ne font rejeter sur la femme trompée qu'une légère fêlure, tandis qu'il en est tout autrement pour le mari. Ajoutons que la femme trompée peut encore être aimée et surtout respectée par son mari, tandis que la femme adultère n'a généralement que du mépris pour celui qu'elle voue au ridicule. C'était l'opinion d'une dame de la Cour de Louis XIV. Comme une amie trop officieuse prenait un malin plaisir à lui faire part des bruits qui couraient sur la légèreté de son mari : « Que m'importe », répondait cette femme sensée, « qu'il profite de son cœur du matin au soir, pourvu que, le soir, il me le rapporte. »

Il est bien remarquable qu'à la minute même où ces complaisants législateurs plaçaient la faute de l'homme et celle de la femme sur le même pied, au point de vue des facilités qu'ils voulaient donner à la clientèle du divorce, ils n'avaient pas osé aller jusqu'au bout de leurs principes et écrire dans le Code pénal ce qu'ils avaient écrit dans le Code civil.

Au point de vue pénal, l'inégalité subsiste. La femme est toujours passible d'une peine d'emprisonnement pour cause d'adultère commis n'importe où, tandis que le mari ne peut jamais être puni de prison du chef d'adultère, et qu'il ne peut jamais être atteint par la loi que dans un cas absolument particulier et défini : « l'entretien d'une concubine au domicile conjugal ».

J'ai pris sur ces contradictions l'avis d'un homme qui a étudié le divorce en histoire, en légiste et en praticien, M<sup>r</sup> Henri Coulon.

Il m'a répondu : — J'estime que le législateur s'est lourdement trompé. Il fallait maintenir l'inégalité au point de vue civil et créer l'égalité au point de vue pénal, en abrogeant courageusement les peines en matière d'adultère. Qu'est-ce, en effet, que le mariage moderne par la loi laïque ?

Une convention comme une autre, un contrat synallagmatique dans lequel les parties s'engagent mutuellement et également. Il est juridique de rompre un tel contrat, quand l'une des des deux parties prouve que l'autre s'est soustraite à des engagements souscrits en connaissance de cause. Aujourd'hui que le divorce a fait disparaître l'indissolubilité du lien, il y a deux conséquences à tirer de lui, avant toute discussion : l'adultère n'est plus une cause de délit, que ce soit l'homme ou la femme qui le commette ; l'adultère ne peut plus être une excuse au meurtre de la femme et de son complice, ou tout au moins cette excuse ne peut figurer dans une loi qui contient le divorce. Si elle a certaines raisons d'être appliquée, il faut en laisser l'appréciation à ceux qui auront à juger le fait commis.

Je renvoie ceux qui voudraient approfondir cette question à l'intéressante brochure que M. H. Coulon a publiée sur ce sujet, en 1892, sous ce titre : *Le Divorce et l'Adultère* (De l'abrogation des lois pénales en matière d'adultère). Je ne veux retenir qu'une conclusion de l'opinion bien nette d'un partisan aussi décidé et aussi éclairé du divorce.

Au moment même où il réclame la suppression de cette imbécile amende et de ces inutiles semaines de prison auxquelles aboutit la sanglante férocité des lois qui, pendant des siècles, chez tous les peuples, ont puni la femme adultère par le fer et par le feu, notre auteur reconnaît que la passion du mari, s'il l'aime, s'il croit sincèrement que son honneur est engagé, peut être une excuse à cette violence qui, sans préméditation, fait un meurtrier. M<sup>r</sup> Henri Coulon a trop fréquenté la Cour d'assises pour ignorer que, si le jury hésite à acquitter une femme qui tue son mari du chef d'infidélité, il persiste, malgré les facilités qu'elle offre aujourd'hui le divorce pour se débarrasser d'une femme qui vous a outragé, à couvrir de son absolue le mari passionné ou désespéré qui élabore de sang le lit adultère.

Les avocats peuvent bien se lever et dire :

« Cet homme n'a plus d'excuse... Autrement, il avait la douleur de penser que, toute la vie, une femme indigne continuerait de porter et de déshonorer son nom. Aujourd'hui, il y a une loi qui lui rend, à lui, la liberté, et qui fait d'elle une étrangère. L'adultère est une cause suspensive du mariage. Cette femme avait cessé d'être sienne de la minute où elle l'avait trahi. Le meurtre qu'il lui a commis sur elle rentre dans la catégorie des meurtres quelconques que la loi ne peut laisser impunis ! »

L'opinion, la tradition française, ces mêmes électeurs qui ont envoyé au Parlement les auteurs de la loi du divorce, les rédacteurs de l'article 230, répondront par leur verdict :

« Non, il n'est pas vrai que l'adultère de l'homme et l'adultère de la femme puissent être placés sur un pied d'égalité. La faute de l'homme est une faute d'un caractère moral, c'est un manque d'équilibre, une indécision, peut-être un péché, en tout cas elle n'intéresse que l'épouse, elle ne lèse pas les enfants. L'adultère de la femme est le plus grand crime social. Il ébranle tout l'édifice que les hommes ont bâti sur tant de ruines, la cité qu'il faut améliorer sans cesse, mais que, seuls, les fous rêvent de détruire. »

Quand je songe à cette violence que les gens qui avaient besoin de leur liberté ont faite à l'opinion, au vieux droit latin, pour trouver leurs commodités dans une loi nouvelle, je ne puis m'empêcher de penser que le divorce est destiné à être emporté par tout mouvement moral qui réveillerait, chez ce peuple, le goût de ses traditions.

L'idée de l'égalité des deux sexes dans l'amour n'est point née sur notre sol. Ce n'est point une égalité, mais une reine que le Français aperçoit dans la femme. Volontairement il lui avait consenti ce privilège exorbitant, en contradiction avec les instincts, avec la grossièreté des appétits de l'homme : le mariage indissoluble. Le jour où la femme, déséquilibrée, démoralisée, perversément conseillée, vient à s'imaginer que l'homme a inventé à son profit la nécessité de la fidélité de l'épouse, le jour où elle prétend à l'égalité dans la faute, elle fait tomber le mariage des hauteurs où l'amour l'avait élevée dans les dégradantes vicissitudes du concubinage.

Hugues Le Roux.

## Échos

### La Température

Le baromètre est très bas (749mm) ; de fortes pluies sont signalées dans le nord-ouest de l'Europe. Sur la Manche, la mer est agitée devant Boulogne et le Havre, houleuse à Cherbourg. Sur nos régions, la température se relève ; à Paris, elle était hier à 9° au-dessus de huit heures du matin et à 12° dans l'après-midi ; on notait 13° à Alger. Un temps doux et pluvieux est probable. Le soir, le thermomètre était à 9° et le baromètre, vers onze heures, restait à 752mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 12° ; à midi, 15°. Très beau temps.

### CONCIERGERIE

Quelle sagesse tout de même dans ce vieux proverbe : Le silence est d'or ! Si M. Quesnay de Beaurepaire, l'honorable démissionnaire d'avant-hier, avait quitté la Cour de cassation en secouant sa robe sur les scandales de la Maison (un grand M, s'il vous plaît, comme pour la Comédie-Française), et s'était ensuite renfermé dans un mutisme obstiné, Dieu seul, et encore, peut mesurer l'effet qu'il eût produit cette démarche.

L'imaginaire du public n'eût pas eu

besoin du secours des nouvellistes pour enfanter des monstres. Et je ne sais pas si la Chambre criminelle n'eût pas été disqualifiée dans l'opinion, et si la révision ne fût pas devenue moralement à peu près impossible.

Mais M. Quesnay de Beaurepaire a parlé. Il a écrit, et l'émotion s'est changée en un éclat de rire. Il est bien difficile, en effet, de garder son sérieux devant de pareilles révélations, qui sont un monument véritable de puerilité. Il y a là des dans des histoires de grogs et de garçons de bureau qui dérideraient un membre de la Cour suprême lui-même.

Tout d'abord on comprend, en face de ce roman chez la portière, par quelle prédestination providentielle le bâtiment où loge la Cour continue celui de la Conciergerie. Et puis, on se met à réfléchir et on est effrayé de penser que l'auteur de cette espiglerie, qu'il prend certainement au sérieux, est juge, un juge qui préside les juges, et quels juges, s'il vous plaît, les juges qui jugent les juges !

Je ne crois pas que depuis les concours puissamment et désintéressés que lui prêtait M. Cavaignac en poussant Henry vers sa boîte à rasoirs, le Syndicat, le Syndicat fameux ait reçu un renfort comparable à celui que lui fournit M. Quesnay de Beaurepaire, dont la dernière œuvre mériterait réellement les honneurs de l'affichage.

Puisque nous en sommes réduits, dans la décrépitude cérébrale de l'ancien pays de la logique et du bon sens, à discuter de pareilles futilités et à en épier l'effet sur les visages, je comprends parfaitement que M. le premier président Mazeau ait décidé qu'il présiderait lui-même les débats. Celui-là, cependant, son sort est réglé. Demain, il sera certainement un voleur, un faussaire d'origine juive.

J'ai même plus loin. Quelques personnes, dans le but évident de rendre la révision impossible, ont émis le vœu de voir la Cour suprême, toutes Chambres réunies, évoquer l'affaire devant elle, disant qu'à ce prix l'opinion publique, dont elles semblent disposer, qu'elles paraissent avoir dans leur poche, sera rassurée.

Je ne sais pas, dans mon ignorance profonde, si une telle combinaison est légalement possible, mais je voudrais qu'elle le fût. Oh ! oui.

Lorsque, comme nous, on se borne à vouloir connaître pourquoi Henry a fait son faux, lorsqu'on ne demande que la lumière, lorsqu'on n'est ni par cet instinct sublime et chrétien que comprennent et qui suivent jadis tous mes amis, et qui chassent le sommeil et la tranquillité du cerveau, quand on pense qu'un forfait peut être innocent : alors on voudrait prendre la terre entière à témoin et l'amener pour reconnaître et réparer l'erreur possible qui atteinte une créature de Dieu.

La Cour de cassation, la Cour de cassation tout entière, et la Cour d'appel aussi, et tous les magistrats et tous les jurés possibles, je voudrais voir s'élancer du monde-là, puisque, hélas ! nous devons attendre d'avoir les yeux et les oreilles fermés aux sons et aux bruits de la terre pour entendre et pour contempler le Juge de la-haut, qui ne se trompe jamais et qui prononce les révisions suprêmes et définitives. — J. CONNÉLY.

### A Travers Paris

Le Président de la République a voulu qu'une allégorie personnelle figurât au revers de la médaille du Congrès qui l'eût, et dont nous annonçons l'autre jour la frappe prochaine.

Il a fourni lui-même à M. Chaplain les éléments de cette composition, où l'on voit la République enveloppée dans les plis du drapeau français proclamer l'élection présidentielle.

Cette figure se détache sur un fond qui représente le port du Havre, et à ses pieds sont une charrette et une ruche d'abeilles symbolisant le travail sous les auspices de la paix qu'indique un olivier.

L'avis présentant l'effigie avec le nom et le titre du Président, ce revers porte le simple exergue suivant : *Élu par l'Assemblée nationale, le 17 janvier 1895.*

C'est dans quelques jours, le 17 janvier, anniversaire de son élection, que la Monnaie offrira au Président de la République l'exemplaire de cette médaille qui lui est destinée.

La Commission du budget a achevé son examen du budget de 1899. M. Camille Pelletan a donné lecture de son rapport général, qui a été approuvé par la Commission.

La Chambre et la Commission se sont mises d'accord pour fixer à lundi prochain 16 janvier l'ouverture de la discussion.

La Commission a consacré trente-huit séances à l'examen du budget. Elle y aurait employé un temps moins long si elle n'avait pas dû interrompre à diverses reprises son travail pour se livrer à l'étude de questions annexes, telles que les crédits supplémentaires, les dépenses de l'Indo-Chine, l'établissement du Métropolitain, la réforme des octrois, etc.

Il n'en est pas moins certain que l'habitude prise de voter le budget après l'ouverture de l'exercice en cours constitue une situation anormale à laquelle il faut renoncer le plus vite possible. C'est le plus grand obstacle à la bonne tenue et à la réforme de nos finances.

### INSTANTANÉS

#### M. DE SELVES

Grand officier de la Légion d'honneur depuis ce matin — tout comme M. Poubelle, son prédécesseur à l'Hôtel de Ville ; seulement, tandis que celui-ci se retire dans ses vignes qu'il n'a d'ailleurs jamais tout à fait quittées, celui-là reste.

M. de Selves, neveu d'un gros ministre, est par-dessus le marché cadet de Gascogne, mais pas de ceux qui courent la pretaigne

en province pour réciter des vers, escalader des pics, explorer des gorges. En fait de gorges, M. de Selves se contente de celles de l'administration et il y manœuvre avec virtuosité. On raconte qu'en arrivant à la préfecture de la Seine, le successeur de M. Poubelle trouva des champions dans les dossiers et des moisissures sur les rapports urgents qui traînaient sur la table du cabinet : c'était le résultat de la diplomatie administrative pratiquée jusqu'alors.

M. de Selves est tout aussi diplomate, mais avec lui les champions n'ont pas le temps de pousser dans les paperasses, et les araignées ne filent plus. La consigne nouvelle est de travailler jusqu'à épuisement de forces : les directeurs sont fourbus, les chefs de bureau demandent grâce ; seul, M. le préfet demeure solide au poste, aussi solide qu'Étienne Marcel, son voisin, sur son piédestal.

Très fin, avec une bonhomie qui n'est pas exempte de malice, très artiste de tempérament et de goût, administrateur débrouillard dans les questions les plus confuses, M. de Selves est à l'occasion un orateur d'une jolie envergure ; seulement, il a un peu « d'assent ». Quand il dialogue à la tribune du Conseil avec M. Labusquière, un Méridional sonore, on croirait que dans la salle une bouillabaisse est servie ; et pour peu que la trompette de M. Grébaud jette une apostrophe, on dirait tout de suite le mistral.

\*\*\*

#### M. BALLOT-BEAUPRÉ

Le nouveau président de la Chambre civile de la Cour de cassation, nommé hier, en remplacement de M. Quesnay de Beaurepaire, dont la démission a été acceptée.

M. Ballot-Beaupré (Alexis) est né à Saint-Denis (Réunion) le 15 novembre 1836. Cela lui fait donc soixante-deux ans. Avocat, docteur en droit, il fut, de 1860 à 61, secrétaire de la Conférence des avocats. Entra dans la magistrature le 12 avril 1862 comme substitut à Monbrison. Fut, successivement, substitut à Marseille en 67, procureur à Toulon en 73, procureur général à Bastia en 76, procureur général à Nancy en 78, premier président à la même Cour en 79, et conseiller à la Cour de cassation depuis le 3 décembre 1883. Il y siégeait à la Chambre des requêtes.

M. Ballot-Beaupré est officier de la Légion d'honneur et officier de l'Instruction publique. Figure entièrement rasée, mais ronde et un peu rose ; une vraie figure d'évêque. A été blond, mais, hélas ! ses cheveux ne sont plus là pour l'attester. Très myope, mais des yeux vifs, fureteurs, qui lui font une physiognomie des plus évêcales. Va beaucoup dans le monde, ce qui ne l'empêche pas d'être un travailleur infatigable et d'avoir, à la Cour de cassation et dans tout le Palais, une situation considérable. Est, en effet, un jurisconsulte des plus éminents, et comme rapporteur, a toujours fait preuve, dans les affaires qui lui étaient confiées, d'un jugement très sûr et très net, et de très hautes qualités de précision et de clarté.

Signe particulier : Est de première force au whist, ce qui suppose en même temps beaucoup de calme et de sang-froid.

L'amélioration qui s'était manifestée dans l'état du comte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des beaux-arts, ne s'est malheureusement pas maintenue.

Les dernières nuits ont été pénibles, et la faiblesse s'accroît ; le malade tombe en des prostrations qui inquiètent fort son entourage.

### LES « ON DIT »

Air des Potins de la conciergerie

Ma chère, j'ai trop hésité,  
 Je vais dire la vérité  
 Sur notre Chambre Criminelle :  
 Notre ministre est un jobard,  
 Et j'ai, pour le turpide Bard,  
 Une haine plus qu'éternelle.

On dit que ce barbare Bard  
 S'abreuve de gin dans un bar  
 Et conte, sans plus de mystère,  
 Qu'Irving est meilleur que Mounet,  
 Dans le personnage d'Hamlet.  
 — Bard est payé par l'Angleterre.

On dit que Lew a dit qu'Auber  
 Était moins fort que Meyerbeer ;  
 Que Gounod perd, que Wagner gagne ;  
 On dit que Lew a trouvé bon  
 Un plat de choucroute au jambon...  
 — Lew est payé par l'Allemagne.

On dit qu'Atthalin a pâli  
 En voyant jouer Novelli  
 (L'Atthalin aime la Thalie),  
 Et qu'il songe en catimini  
 Au pays du macaroni...  
 — Il est payé par l'Italie.

Fün.

Il est incontestable que la France, qui peut-être à un certain moment s'est trouvée, au point de vue industriel, en retard sur les autres nations, est au contraire maintenant à la tête de certaines branches de l'industrie. En matière vélocipédique, notamment, l'Académie Métropole sert de type à tout le monde et l'on voit des constructeurs américains, allemands, belges, etc., s'ingénier à copier ce type inimitable qu'a su créer la Métropole.

Le pavillon de l'Asie russe au Trocadéro en 1900.

La Russie fait un effort considérable au Trocadéro, où se trouvera l'exposition de la Sibérie, de l'Asie centrale, des domaines impériaux, ainsi que le dorama de Bakou et le panorama sibérien ; c'est dans l'enceinte de la section russe que la Compagnie internationale des wagons-lits a obtenu l'autorisation d'organiser l'exposition du train transsibérien et le panorama mouvant de Moscou en Chine.

L'établissement de cette partie de la section russe a reçu toute l'attention de la Commission impériale, dont M. de Kovalevsky est le président, M. Arthur Raffalovich le vice-président, et du commissaire général, le prince Ténicheff. L'architecte russe est M. Meltzer ; l'architecte français adjoint est M. Lucien Lebland.

La façade se développe dans les jardins du Trocadéro, sous l'aile droite et à proximité du palais. La façade principale est d'environ 75 mètres de long ; elle régné du côté de la rampe qui conduit du palais à la Seine, à gauche en descendant. L'entrée principale comporte un grand arc monumental, elle donne sur un vestibule. En face de l'arc monumental extérieur s'élève un arc semblable, ouvrant sur une cour en plein air. Par cette cour, on entrera dans la salle réservée à l'exposition des domaines et propriétés de l'Empereur, ainsi que dans les salles de l'Asie centrale. Il se trouve à gauche de la cour une estrade pour l'orchestre des musiciens.

Dans d'autres salles seront les expositions du nord de la Russie, de la Sibérie, du Caucase.

Au premier étage, il y aura un panorama sibérien.

On remarquera la tour principale qui aura 45 mètres de hauteur.

Les mânes de Marseille, le père des lutteurs, ont dû vibrer dans la tombe hier.

La scène des Folies-Bergère, transformée en musée humain à l'occasion du Grand Prix de lutte de la Ville de Paris, dont les premières épreuves éliminatoires ont commencé hier soir, offrira un coup d'œil extraordinaire avec ses cinquante énormes gaillards, aux tors nus.

Après la présentation des concurrents, dont certains ont, par leur taille et leur carrure, soulevé dans le public l'étonnement et l'enthousiasme, trois séries éliminatoires du tournoi ont été disputées hier ; et comme le *Vélo* avait adopté le système de la poule qui met aux prises tous les concurrents les uns contre les autres, les passionnés du sport n'ont pas eu à se plaindre : ils ont assisté à dix-huit luttes qui ont donné les résultats suivants :

1<sup>re</sup> poule : 1<sup>er</sup> Sabès, vainqueur de la poule, ayant successivement battu les vieux Baigne, Soudy et Haid-Line.

2<sup>e</sup> poule : Aimable tombe Pelletier, Dagès et Victor Tiger, et sort vainqueur de la poule.

3<sup>e</sup> poule : Laurant le Beaucairois se taille un joli succès en tombant sans effort Meerman, Raulin et Bussières.

Aujourd'hui, à dix heures du soir, aux Folies-Bergère, continuation des séries éliminatoires du Grand Prix de lutte de la Ville de Paris.

Comment expliquer le succès de la « Grande Source » de Vittel comme eau de table des arthritiques ? L'Académie de médecine le fait dans son rapport du 24 avril 1895 : « Proportion moindre de » chaux, ce qui la rend plus digestible » que les similaires. »

### Hors Paris

Les conversations du nouveau monde sont défrayées par le retentissant et peu banal procès qu'intente le conservateur des parcs de New-York au colonel Astor, le volontaire archimillionnaire, l'homme le plus populaire d'Amérique. C'est tout un roman dont voici les grandes lignes :

Kidd, le pirate légendaire, fameux par ses cruautés et ses richesses, avait enfoui son merveilleux trésor dans une île à peu près déserte et l'avait caché de telle sorte qu'on ne pouvait le découvrir qu'à marée basse.

Il avait qu'un ancêtre d'Astor trouva un papier ayant appartenu à Kidd et portant les chiffres du méridien indiquant exactement l'emplacement du trésor des *Mille et une Nuits*. Il chercha, trouva le trésor et s'en déclara possesseur, de par son droit de légitime conquête : c'est de cette époque que date la fantastique fortune des Astors.

Or il se trouve que l'île déserte où reposaient les richesses était la propriété d'un ancêtre du conservateur des parcs, et ce dernier, sûr et fort de son droit sur l'île et « son produit », réclame aujourd'hui au colonel Astor le trésor et... les intérêts courants !...

### Nouvelles à la Main

Au music-hall, pendant la séance de lutte :

— Voilà deux adversaires qui ne se donneront pas de mauvais coups ; ils rivalisent de politesse et de courtoisie.

— C'est la première fois qu'ils font un assaut ensemble : ils sont encore dans leur... lutte de miel !

### Béthisy est navré.

Il y a huit jours explique-t-il, je souffrais une bonne santé à un de mes amis ; hier, je vais le voir et je le trouve gravement malade... Faites donc des souhaits de jour de l'an !

### Le Masque de Fer.

### LA LIGUE

#### DES CONTRIBUABLES

Nous rappelons que la réunion pour l'organisation définitive de la Ligue des contribuables, par l'élection du président et des membres du bureau ainsi que des membres du Comité, aura lieu ce soir mercredi, à 8 h. 1/2, salle des Ingénieurs, rue Blanche, 19.

Les membres souscripteurs de la Ligue ont été convoqués individuellement par lettre. Ce serait par erreur que quelques-uns d'entre eux ne l'auraient pas été. Ils trouveront des lettres d'invitation dans nos bureaux, aujourd'hui, jusqu'à cinq heures.

Aussitôt après cette constitution du bureau et du Comité, les listes d'adhésion seront mises en circulation à Paris et dans les départements, et la campagne des conférences commencera. Dès main-

tenant, une grande réunion est en préparation à Lyon pour le 20 janvier, sous la présidence de M. Aynard, député. La conférence sera faite par M. Beauregard, député de Paris, professeur à l'École de droit.

Le mouvement d'adhésion de la Presse ne cesse de grandir. Avant-hier, le *Temps* publiait au sujet de la *Ligue des contribuables* un remarquable article dont voici quelques extraits :

Nos lecteurs connaissent ce projet : il est né de l'émotion causée par quelques-uns de ces articles si fournis de faits et de preuves, si lumineux et si pressants que publie M. Jules Roche, et dans lesquels il dénonce avec une force irrésistible les dangers mortels, ce n'est pas trop dire, dont l'incessante progression des dépenses publiques menace notre pays. Cette émotion est éminemment salutaire : elle fait désirer le remède ; la Ligue des contribuables se propose de l'entretenir et, s'il le faut, de l'accroître jusqu'à ce que le remède soit appliqué. Son programme tient en deux lignes : une ligne pour le but qu'elle vise, une ligne pour le moyen de l'atteindre.

Le but, c'est d'arrêter l'incessante augmentation des dépenses.

Le moyen, c'est d'obtenir de la Chambre qu'elle renonce à l'initiative des dépenses.

Il faut que, comme en Angleterre, elle en laisse l'entière responsabilité au gouvernement. Et rien de plus.

Ce programme est court, simple et dense comme un projectile. C'est une grande chance de succès. Il ne heurte les principes d'aucune fraction du parti républicain. L'exécution n'en exige ni Constituante ni révision de la Constitution. Il intéresse quoiqu'il en soit persuadé qu'il n'y a point de liberté sans institutions représentatives, car il s'agit d'épargner au parlementarisme l'ignominie d'une banqueroute. Et puisque ce sont les conditions mêmes d'une existence normale qui sont en question pour notre pays, il ne saurait laisser indifférent aucun patriote. Il faut le noter dans l'esprit de notre peuple, qu'il voie le péril, qu'il se rende compte que le salut est pour lui dans le bulletin de vote avec lequel il peut imposer ses volontés à ses mandataires. Nous engageons donc instantanément nos lecteurs à donner leur adhésion à la Ligue des contribuables.



J'ai, en conséquence, l'honneur, monsieur le premier président, de vous prier d'entendre comme témoins M. le capitaine Erqué, qui fut le gardien de Piquart au Palais de justice, ainsi que les fonctionnaires de profil et autres employés de la Cour sur les faits suivants, qui m'ont été affirmés. S'ils sont démentés par l'enquête, je serai le premier à m'en réjouir.

40 M. le conseiller Bard serait allé un autre jour que le 24 novembre dans ce local où se trouvait Piquart, et, cette fois, l'aurait rencontré.

41 M. le président Loew y serait allé également.

42 M. le capitaine de gendarmerie Erqué, gardien de Piquart, se serait ému des marques d'extrême bienveillance que ces hauts magistrats donnaient audit Piquart; et même un jour, parlant à une personne sûre, il se serait laissé aller jusqu'à dire : « Moi qui avais toujours eu tant de respect pour la justice ! Est-ce que j'ai vu ça ? »

43 M. le président Loew aurait fait, une fois au moins, servir au témoin Piquart un breuvage réconfortant après une de ses dépositions.

44 M. le conseiller Bard aurait donné, certain soir, vers cinq heures, à l'un de nos hommes de service, l'ordre de préparer un gros chaud pour Piquart. Ce serviteur, revenu devant ses supérieurs immédiats, se serait écrié : « Ah ! on n'en fait pas autant pour nos généraux ! Nos généraux, ce n'est rien ! Il n'y en a que pour lui Piquart !... Préparer un gros ? J'aimerais mieux lui donner un vomitif ! »

45 Un autre jour, les hommes de service auraient témoigné de mon sentiment en aversant un de leurs chefs que M. le conseiller Bard était dans un angle de la galerie, s'entretenant avec l'avocat de Dreyfus et avec l'avocat de Zola.

46 Enfin, M. le président Loew aurait chargé un fonctionnaire de la Cour de prévenir Piquart qu'on ne pourrait l'entendre qu'à quatre heures, et aurait ajouté : « Vous lui expliquerez tous les regrets que la Cour éprouve de le faire attendre. » Le fonctionnaire n'aurait pu se résigner à exécuter cet ordre. Il se serait borné à prendre à part le capitaine Erqué pour le lui transmettre. Ce militaire aurait répondu qu'il se refusait à exprimer les regrets de la Cour de cassation à un officier rayé des cadres de l'armée.

Telle est ma déclaration. Il m'en a coûté beaucoup de le faire, mais je ne puis me soustraire au devoir.

J'ai tout fait pour demeurer étranger à cette affaire; mais M. Bard est entré dans mon cabinet sans que je m'y attendisse, et les renseignements sont venus à moi sans que je les cherchasse. Je suis sûr de regretter de ce qui arrive, mais je ne dois la vérité...

Veillez agréer, etc.

QUESNAY DE BEAUREPAIRE.

Cette déposition est suivie de la déclaration complémentaire suivante de M. Quesnay de Beaurepaire :

Paris, 6 janvier.

Monsieur le premier président,

Je suis prévenu, en dehors du Palais de justice, que M. le président Loew avait une grande irritation contre moi, parce que j'ai révélé certains faits à sa charge; il déclare que ma déposition est « inqualifiable » et ajoute que je n'ai révélé contre lui que des « misères ».

M. Loew espère-t-il donner le change par cette intervention des rôles ? Il n'y réussira pas, car j'ai pour devoir de ne pas respecter la caritative de mon digne collègue. C'est un magistrat, qui le prend de si haut, n'avait rien à parler de sa colère. Il devait s'incliner devant les colères légitimes de toute la magistrature.

D'ailleurs, si mon témoignage lui semble insuffisant, il n'a qu'à parcourir les galeries du Palais, et en particulier de notre Cour. Il y rencontrera partout la douleur et l'indignation. Cela, peut-être, l'éclairera mieux.

M. Loew prétend que ma déposition ne porte que sur des « misères ». La notion du bien et du mal est-elle donc altérée partout ? Comment, un président de la Cour suprême, qui doit donner l'exemple à tous les magistrats de France, se jette dans une affaire judiciaire avec toutes les idées préconçues d'un homme de parti, laisse percer chaque jour publiquement ses aversions et ses sympathies. On le voit dans un procès militaire carresser ouvertement un officier chassé de l'armée et accusé de faux. Ce personnage est le difamateur attitré de notre corps d'officiers, et c'est lui que M. le président Loew appelle « notre hôte », fait visiter par lui-même au conseiller de sa Chambre avec une déférence que ces messieurs refusent à nos généraux; le chef du plus grand Tribunal qui existe descend à demander des rafraîchissements pour Piquart aux frais de la Cour. Si par malheur on a fait attendre Piquart, il faut que M. le greffier en chef fasse présenter officiellement ses regrets, non de M. Loew et Bard, mais de la Cour de cassation.

Ces procédés, que personne n'a connus chez nous à aucune époque, arrachent à nos domestiques un cri de révolte. « Ah ! disent-ils, nos généraux ne sont rien ici ! Il n'y en a que pour leur Piquart. » Et le capitaine de la garde murmure avec tristesse :

« Moi qui avais toujours eu tant de respect pour la justice ! Est-ce que j'ai vu ça ? »

Partout, dans notre monde judiciaire, c'est un tollé général. Et le président Loew estime que ce sont là des misères ?...

J'ai cette opinion qu'un président de Cour suprême est coupable par cela seul qu'il a rendu le soupçon possible. Qu'est-ce donc quand il semble aux yeux des moins prévenus diriger un procès d'audience ? Dans l'affaire Dreyfus, M. Loew n'a même pas cherché à dissimuler son état d'esprit, il ne peut plus être impartial. Les garanties qu'on est en droit d'exiger de tout juge, il ne saurait les offrir. Donc, il ne lui appartient pas plus qu'à son rapporteur de son choix de participer avec autorité morale à l'arrêt Dreyfus, alors que la France, dans une sorte de sursis, attend un arrêt venu de si haut que devant lui les passions se seraient inclinées. MM. Loew et Bard ne peuvent le rendre.

Jusqu'à cette affaire, la Cour de cassation n'avait jamais inspiré que le respect et la confiance; elle avait traversé tous les cataclysmes politiques pendant plus d'un siècle sans rien perdre de sa dignité et de son prestige. Il a fallu le procès d'un traître, la présidence de M. Loew et le rapport de M. Bard pour nous enlever d'un seul coup ce qui faisait notre gloire et notre fierté. Nous voilà maintenant discrédités dans l'opinion. Cette Cour, composée d'hommes intègres et dignes de leurs fonctions, est frappée de suspicion.

Ces scandales sans précédent est l'œuvre de M. Loew, d'un président à la Cour de cassation.

M. Loew sait bien que je ne l'incrimine pas par animosité. Longtemps j'ai imposé silence à mes sentiments secrets. Je comptais sur d'autres interventions pour sauver la France du droit. Par une sorte de fatalité, les hommes et les renseignements sont venus littéralement s'offrir à moi. Nul n'élevait la voix, je ne suis senti désigné pour jeter le cri d'alarme. C'est seulement quand mon devoir me commandait de parler que j'ai parlé.

Est-ce ma faute ?

M. le capitaine Erqué ne l'a vu qu'une fois, mais M. Erqué n'a pas été toujours là, pendant deux semaines; il a fait de courtes absences dans l'intérieur du Palais, confiant sa garde à l'agent de la Sûreté qui veillait dans la galerie. Eh bien ! c'est pendant une absence du capitaine Erqué que M. Bard est entré dans le local où se trouvait Piquart, et que s'il avait connaissance de cette seconde visite ? M. le greffier a répondu : « On me l'a dit. » Qui l'avait dit ? Les garçons de service et l'agent de la Sûreté, témoins oculaires. J'ai demandé leur audition; ils n'ont pas, que je sache, été interrogés. Le fait était capital; je craignais fort qu'on ne l'ait laissé dans l'ombre.

Mais il m'a été affirmé, je l'affirme. Je suis sûr de mon auteur. Ce n'est pas douteux.

Si l'on rapproche ces simples explications de la note qui a paru le 6 pour déclarer *l'incident Bard*, on trouvera la note un peu complaisante.

L'Echo de Paris annonce, en outre, que M. Quesnay de Beaurepaire lui donnera aujourd'hui « l'énumération des faits nouveaux sur lesquels il s'était réservé de déposer dans une enquête supplémentaire ».

Un certain nombre de nos confrères annoncent que M. Esterhazy, convoqué pour le 17 par la Cour, se rendra à cette convocation, quoique M. Bertulus n'ait pas voulu prendre l'engagement de ne pas le faire mettre en état d'arrestation (au sujet de la plainte de son cousin, M. Christian Esterhazy).

D'après le Courrier du Soir, M. Lebreton, ministre de la justice, aurait demandé à M. le procureur général Bertrand un

## LES AFFAIRES EN COURS

On se souvient que la Chambre criminelle de la Cour de cassation avait envoyé par dépêche, au président de la Cour d'appel de Cayenne, une commission rogatoire en vue d'interroger Dreyfus sur les aveux qu'il aurait faits, au moment de sa dégradation, au capitaine Lebrun-Renaud.

La Chambre criminelle a reçu hier, par l'intermédiaire du ministre des colonies, la réponse aux questions qu'elle avait posées et qui étaient au nombre de deux.

Par la première, on invitait Dreyfus à répondre aux déclarations du capitaine Lebrun-Renaud, et par la seconde, à celle du directeur du Dépôt.

En réponse à la première question, Dreyfus dit qu'il n'a jamais cessé d'affirmer son innocence, qu'il a dit à Lebrun-Renaud qu'il criait cette innocence partout et notamment en public, au moment de sa dégradation. Dreyfus ajoute qu'il a dit : « Le ministre sait bien que je suis innocent; il m'a envoyé du Palay de Clam pour me demander si je n'avais pas livré des documents pour en avoir d'autres, et j'ai répondu que je n'avais jamais rien livré. » Enfin, Dreyfus déclare, en terminant, qu'il a dit que son innocence serait reconnue dans deux ou trois ans.

La seconde question portait sur le point de savoir si Dreyfus avait dit : « Si je suis coupable, il y en a d'autres avec moi. » Dreyfus répond qu'il n'a jamais tenu ces propos et il s'est borné à affirmer son innocence et, comme à Lebrun-Renaud, il a manifesté la conviction que dans deux ou trois ans l'erreur serait reconnue et son innocence proclamée.

Nous avons annoncé, hier, que M. le premier président Mazeau avait décidé de présider la Chambre criminelle de la Cour de cassation, au moment des débats publics, c'est-à-dire dès que l'enquête sera terminée.

Nous pouvons ajouter que c'est après avoir conféré, dans son cabinet de la Cour de cassation, avec MM. Loew, Althain et Bard, et au ministère de la justice, avec M. Lebreton, garde des sceaux, que M. Mazeau a pris cette décision.

Nous pouvons dire aussi que c'est également M. Mazeau qui désignera le conseiller chargé du rapport définitif.

La Chambre criminelle a entendu, dans une de ses dernières audiences, la déposition de M. Maurice Paléologue, secrétaire d'ambassade, attaché à la direction politique des affaires étrangères.

Les explications demandées par la Cour à M. Paléologue ont eu trait à l'une des pièces du dossier secret qui aurait subi des modifications susceptibles d'en dénaturer le sens et la portée. C'est la semaine dernière que l'attention de la Cour aurait été appelée sur ce point par un ancien ministre des affaires étrangères, qu'elle a entendu comme témoin.

La pièce dont il s'agit, qui est une déposition d'un attaché militaire étranger, existerait en double traduction, l'une au service des renseignements de la guerre, l'autre aux affaires étrangères. Or, les deux traductions sont absolument contradictoires, et c'est celle qui figure au dossier secret qu'on présente comme une pièce à charge.

La dépeche en question, dont il existe une double copie au ministère des affaires étrangères et au ministère de la guerre, date de la veille du procès Zola. L'erreur, dans la traduction, n'a pas été commise aux affaires étrangères. Bien au contraire, c'est le texte des affaires étrangères qui a permis récemment, par suite de circonstances diverses, d'apprécier des différences que présente l'autre texte contenu dans le dossier secret et qui est, par conséquent, soumis actuellement à la Cour de cassation.

C'est pour avoir des explications sur ces différences et leur origine que la Cour avait cité M. Paléologue, qui, à raison des services dont il est chargé au quai d'Orsay, a été au courant des diverses phases de l'affaire Dreyfus, dès l'origine.

Nous devons ajouter que le Conseil des ministres avait été appelé dans ses dernières séances à s'occuper de cette question. Il avait été avisé en même temps par la Cour suprême de l'existence des deux textes contradictoires de la même dépeche et, sur demande de la Cour suprême, il avait autorisé la communication du texte conservé aux affaires étrangères, en même temps qu'il autorisait M. Delcassé à délier du secret professionnel M. Paléologue, qui a pu ainsi fournir à la Cour les explications qu'elle réclamait.

Ajoutons que la déposition de M. Paléologue a été fort longue. Elle a duré de midi à trois heures, et de trois heures et quart à six heures, et — détail curieux — étant donné les derniers incidents — durant cette suspension de séance, M. Paléologue a attendu dans le cabinet de M. Tanon, président de Chambre, où il lui a été apporté un grog et des sandwiches.

A propos de cette question de grogs, d'ailleurs, le *Matin* a raconté qu'un apéritif que le général Billot attendait pour déposer, il se trouva subitement indisposé. Un des membres de la Chambre criminelle, s'étant aperçu de l'indisposition de l'ancien ministre de la guerre, lui fit servir immédiatement un grog chaud au rhum.

Le Temps a envoyé demander au général Billot si ce récit était exact. L'ancien ministre de la guerre a répondu à notre confrère :

« Je ne reçois personne. Je ne veux rien dire. Je monte à cheval. »

En même temps que la déposition de M. Paléologue, dont nous parlons plus haut, la Cour a reçu, dans son audience de lundi, celles de deux nouveaux témoins : MM. Fournier et Clisson.

Elle a entendu, en outre, le lieutenant-colonel Cordier qui avait été déjà, on s'en souvient, appelé à déposer devant la Chambre criminelle.

Un certain nombre de nos confrères annoncent que M. Esterhazy, convoqué pour le 17 par la Cour, se rendra à cette convocation, quoique M. Bertulus n'ait pas voulu prendre l'engagement de ne pas le faire mettre en état d'arrestation (au sujet de la plainte de son cousin, M. Christian Esterhazy).

D'après le Courrier du Soir, M. Lebreton, ministre de la justice, aurait demandé à M. le procureur général Bertrand un

rapport au sujet de M. Grosjean, juge à Versailles, dont nous avons publié les lettres.

G. Davenay.

## LA JOURNÉE

Mercredi 11 janvier

Les décorations des officiers : La Commission supérieure de classement s'occupe aujourd'hui des promotions au grade de commandeur de la Légion d'honneur (officiers généraux).

A l'Instruction publique : Inauguration de la session du Conseil supérieur de l'Instruction publique (quatre jours de durée).

Dans les églises : Dernier jour de la neuvaie de saint Geneviève; le soir, après l'allocution du R. P. Béthune, procession des reliques avec le concours de la Congrégation des porteurs de la Chasse, station au Mont-Beau, *Te Deum* et salut de clôture par Mgr de l'Escaille (Saint-Etienne du Mont).

Commencement des fêtes de l'Adoration à Saint-Roch (pendant les trois jours, sermon du R. P. Marcellin, à 8 h. du soir).

Al Palais : Devant la 9<sup>e</sup> Chambre, procès intentés par M. Judet contre M. Emile Zola et contre divers journaux, notamment *l'Aurore*, le *Siecle*, les *Droits de l'Homme* et la *Petite République*.

Thèses et conférences : Soutenance en Sorbonne, par M. Henri Barr, de deux thèses, l'une latine : « Si l'on peut classer à bon droit Gassend parmi les sceptiques »; l'autre française : « La Synthèse des connaissances et l'histoire; essai sur l'avenir de la philosophie » (midi). — Docteur Angelvin : Hygiène des hôpitaux (4 h.). — Union des Femmes de France, chausserie d'Antin.

Réunions : Assemblée constitutive de la Ligue des contribuables (8 h. 1/2 du soir, hôtel des Ingénieurs civils, rue Blanche). — Dernière réunion du Comité de l'Automobile-Club de France (place de l'Opéra (5 h. 1/2)). — Discussion de la Solidarité des Femmes sur le travail ménager (à la travail artistique (5 h. mario Saint-Sulpice). — Représentation théâtrale en russe, par la Société pour la propagation des langues étrangères (8 h. 4/2, rue Serpente, 28).

Le Monde et la Ville

SALONS

La comtesse Brancica, née princesse Sapieha, ancien ministre de la Cour de Russie, a dîné. Au nombre des convives :

Le nonce apostolique, le prince Léon Ourousoff, ambassadeur de Russie; le marquis de Gabria, ancien ambassadeur de France au Vatican, et le marquis de Gabria; princesse Strozzi, comte et comtesse de Castellane, Mar Montagnini, comte Brunetta d'Ussieu, M. Swetchine, M. Radwan, l'excellent pianiste, dont la mère est la dernière descendante de Sobieski, etc.

Très élégante matinée musicale avant-hier chez Mlle Gerfaut. Au programme les œuvres de Mme G. Ferrari, interprétées à merveille par la baronne Faverot de Kerbech, Mme Fennecque, Maria Legault, MM. Casella, Chanoine-Davranche, J. White et Manguier. Plusieurs morceaux ont été bissés au milieu des plus vifs applaudissements.

La seconde matinée, chez Mme Emile Herman, a été un véritable régal artistique. Au programme, le Quintette de Schumann, superbement exécuté par MM. A. Brun, Lammers, Sety, Loeb et la maîtresse de maison. On a fait de la musique.

Comtesse d'Estiennes d'Orves, comtesse d'Anay de Saint-Pol, Mmes de Vilmorin, de Pulido, Devismes, M. et Mme Rosenlecker, M. et Mme Maurice Faure, MM. Georges Pfeiffer, André Saint-Hilaire, etc.

Très jolie fête du jour de l'an, avant-hier, à la clinique du docteur Landolt, 27, rue Saint-André-des-Arts, donnée aux enfants soignés par l'illustre oculiste durant l'année. Les salons étaient décorés de verdure et de fleurs.

Plus de cent enfants ont reçu des paniers garnis, pour chacun d'eux, d'objets appropriés à son âge, à ses goûts et à ses besoins. Leurs parents, qui les encourageaient, n'ont pas été moins contents.

Assistait à cette fête plusieurs dames patronesses de l'œuvre, et des personnes, qui, par le général intérêt qu'elles portent à la clinique, ont permis au docteur Landolt de lui donner de plus vastes proportions.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

— Vendredi prochain, à l'occasion du jour de l'an de la religion orthodoxe, des services seront célébrés.

A onze heures, à l'église russe de la rue Daru; à l'église grecque de la rue Bizet à la même heure, et à l'église roumaine de la rue Jean-de-Beauvais à onze heures et demie.

Au Te Deum chanté après le service assis, dans les respectueuses églises, l'ambassade de Roumanie, avec les membres de l'ambassade, des légations et des consuls.

Le groupe de la « Jeunesse Royaliste » du seizième arrondissement tiendra sa séance mensuelle ce soir, à neuf heures, à la salle Janton, 118, avenue Kléber.

Le prince Abamalek Lazareff et la princesse, née Demidoff de San Donato, arrivés à Paris, venant de Menton, sont descendus à l'hôtel Bristol.

Le baron Rey, membre de plusieurs sociétés savantes, a été renversé il y a huit jours par un bicyclette. Relevé sans connaissance et transporté chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, il y a subi hier une opération grave, une opération ayant pour but de réduire une fracture du crâne. Les médecins sont satisfaits du résultat.

La députation de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, partie pour Moscou, retournera ce matin à Saint-Petersbourg.

M. le duc d'Aoste vient d'être nommé chevalier de la Toison d'or, par lettre autographe de l'empereur d'Autriche.

CEROCLES

— Le prince Ch. de Fürstenberg a été reçu comme membre permanent au cercle de la rue Royale.

Hier, au Cercle militaire, audition d'œuvres de M. Alphonse Duvernoy. Grand succès pour l'auteur et ses interprètes : Mmes Emile Gentil, Acker, MM. Marsick, Franchin, Hayot, Bailly, Loeb, de Bailly, Hennebaux, Affre et Sices. Très applaudi également Mlle Gabrielle Clero, dans quelques poésies.

MARIAGES

— Lundi prochain on bénira à Saint-Honoré d'Eylau le mariage du comte de Beauport de Saint-Aulaire, secrétaire d'ambassade, fils de la comtesse de Beauport de Saint-Aulaire, née de Vienne, avec Mlle Marguerite Balny d'Arcourt, fille du ministre plénipotentiaire et de la comtesse Balny d'Arcourt, née Spitzer.

Le samedi 11 février, on célébrera à Toulon, dans la plus stricte intimité, le mariage de M. Lefort, capitaine au 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine, fils de l'amiral Lefort, avec Mlle Jeanne Maire, fille du capitaine de vaisseau, mort récemment à Beaufort-du-Jura.

SUR LA COTE D'AZUR

— Mme Biletta et la comtesse de Baffigi ont donné leur deuxième réception, à la villa Deporta, en l'honneur des trois princes siamois, qui étaient accompagnés de Mme Littlejohn.

Au nombre des invités :

M. et Mme Van Buren, comte et Mlle de Penamacer, vicomtesse et Mlle de Bresson, M. et Mme Joubert, sir William et lady Johnson, M. et Mme Wood, M. et Mme Florus, baronne de Rhodens, comtesse et Mlle de Barrière, Mme et Mlle Cassarati, Mmes Hertz, Heine, Kennedy, Rand, Bailey, Campbell, Blackwell, M. et Mme Usquin, M. et Mme O'Hagan, etc.

DEUIL

— Nous apprenons la mort : — De M. Darest de La Chavanne, directeur du laboratoire à l'Ecole des hautes études, ancien vice-président de la Société de biologie, ancien président de la Société d'anthropologie, décédé à l'âge de 76 ans. Il était le frère de M. Rodolphe Darest de La Chavanne, conseiller à la Cour de cassation, membre de l'Institut.

— Du baron M.-L. de Menasse, beau-père de notre confrère M. Pollonais, directeur du *Soir*; — De M. Maugès, chef de poste au Congo; — De M. C. Gode, directeur de l'enregistrement en retraite, administrateur de la Banque de France, décédé à l'âge de 77 ans; — Du R. P. Badini, provincial des Jésuites à Varsovie, décédé en cette ville à l'âge de 40 ans. Le défunt, qui était proche parent du comte Badini, l'ancien président du Conseil autrichien, avait joué un rôle considérable comme missionnaire, prédicateur et écrivain social; — De Mme veuve Emile Perrin, née Sehlén, décédée à l'âge de 70 ans. Ses obsèques seront célébrées aujourd'hui, à midi, à Saint-Jacques du Haut-Pas; — De M. André Gellon, propriétaire d'une des grandes filatures des Vosges, décédé à Remiremont à l'âge de 56 ans; — De M. Patterson, administrateur principal au Dahomey.

Ferrari.

## A l'Etranger

NOUVELLES

ALLEMAGNE

AFFIRMATION ET DÉMENTI

Au sujet des crédits militaires allemands, un journal d'Elberfeld publie un compte rendu de la réception du bureau du Reichstag par Guillaume II.

En ce qui concerne M. Schmidt, le vice-président du Reichstag dément les propos qui lui sont prêtés.

Berlin, 10 janvier. — Un journal d'Elberfeld, organe de M. Schmidt, vice-président du Reichstag, publie un long compte rendu de la réception du bureau du Reichstag par l'Empereur et révèle des détails inédits sur cette audience.

L'Empereur, parlant des crédits militaires, déclara que le Tsar se trouvait dans une situation beaucoup plus favorable que l'Allemagne, puisqu'il pouvait, de sa propre volonté, ordonner tout ce qu'il croyait utile au pays, tandis que lui devait obtenir l'assentiment du Reichstag avant de prendre les mesures nécessaires à la grandeur et à la puissance de l'Allemagne.

La-dessus, le vice-président, M. Schmidt, répliqua que tous les partis au Reichstag étaient prêts à faire les sacrifices nécessaires à la défense nationale; que le patriotisme existait chez tous les députés; qu'aucun parti n'avait le droit de se vanter d'être plus patriote et plus loyaliste que les autres groupes parlementaires, et que le devoir du Reichstag était d'examiner en conscience si le peuple pouvait supporter les charges qu'on lui imposait.

L'Empereur ne répondit rien à cette profession de foi.

Il paraît que l'Empereur déclara ensuite que la concentration des troupes russes à la frontière allemande n'était pas inquiétante et qu'elle était motivée par le désir du ministre des finances, M. de Witte, de combattre la contrebande.

Le journal d'Elberfeld, dont nous ne publions le récit que sous plus expresse réserve, prétend qu'au cours de cette réception, l'empereur Guillaume aurait émis l'opinion que l'attitude de l'Angleterre dans la question de l'achoda a été inspirée par le désir de savoir jusqu'à quel point on pouvait brusquer la France sans que la Russie s'émût.

Ce ballon d'essai, aurait dit l'Empereur, eut un résultat satisfaisant pour l'Angleterre, car l'affaire de l'achoda a prouvé que les relations franco-russes n'étaient pas aussi cordiales qu'on le croyait.

L'Empereur aurait ajouté : « L'Allemagne n'a pas besoin de s'inquiéter, dans l'éventualité d'un conflit entre l'Angleterre et la France; nous jouerons le rôle de spectateurs et nous marquerons les coups. »

D'autre part, le vice-président du Reichstag, M. Schmidt, adresse aux *Elberfelder Neueste Nachrichten* le démenti suivant :

« Le dernier numéro du journal a publié le compte rendu de l'audience du bureau du Reichstag chez l'Empereur, où je suis nommé. »

« Je tiens à déclarer publiquement que je n'ai pas inspiré cette information, dont les détails sont aussi inexacts et controuvés que les paroles qu'on me prête. »

« J'exprime un profond regret de cette publication. »

Berlin, 10 janvier. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord* consacre son article de tête à l'exposé du *Livre bleu* anglais sur la question de Madagascar.

La *Post*, également, consacre un article de tête à cette question et traite de l'empire colonial français. Ce journal exprime en terminant la conviction que la France, même si le canal des deux mers est impraticable, peut devenir la première puissance méditerranéenne et fonder une seconde France au delà des mers.

Le *Bolshoi Tagblatt* écrit en première page : « Dans les cercles diplomatiques d'ici, on attribue à la visite de Guillaume II une grande importance; on affirme que cette visite, qui a duré presque une heure, est en relation directe avec la tension survenue dans les rapports entre la France et l'Angleterre à la suite de la publication du *Livre bleu* sur Madagascar. »

Sans pouvoir être aussi précis, l'affirme seulement que la visite peut engendrer des relations plus cordiales et des négociations ultérieures. — CH. BONNEFON.

ITALIE

Rome, 10 janvier. — Une belle preuve de la puissance de la maçonnerie en Italie et de son caractère politique. M. Baccelli, ministre de l'Instruction publique, sollicité par une demande portant les noms de 408 députés, promulgua, en décembre dernier, le décret assimilant aux collèges d'Etat celui de Mondragone, à Frascati, tenu par les Jésuites, et où nombre de députés, de sénateurs, de généraux envoient de préférence leurs enfants.

Quand le bulletin de l'Instruction publique parut, ce fut un tollé général dans la presse maçonnique. Le ministre tint bon, d'abord; mais les députés qui avaient apostillé la demande ayant déclaré, une fois après les autres, qu'ils l'avaient fait sans trop savoir de quoi il s'agissait, Baccelli, pour ne pas se mettre à dos la franc-maçonnerie, rapporta ledit décret, et demain paraîtra un nouveau décret annulant le précédent. — FELIX.

RUSSIE

Saint-Petersbourg, 10 janvier. — L'Académie des sciences a élu membres honoraires le roi de Suède, la reine de Roumanie, M. Nansen, et membre correspondant M. Emile Senart, membre de l'Institut de France.

PHILIPPINES

Washington, 10 janvier. — Le sénateur Mason a parlé en faveur de l'indépendance des Philippines. « Les Etats-Unis, a-t-il dit, n'ont pas plus le droit de gouverner les Philippines que Cuba. »

M. Mac Kinley a déclaré qu'il est convaincu que si l'on peut faire comprendre aux indigènes des Philippines que les Américains sont animés de sentiments amicaux, il n'y aura pas d'autres troubles dans l'archipel.

Il a, en conséquence, ordonné au général Miller de montrer la plus grande patience et de consentir à toutes les requêtes raisonnables pour éviter une rupture ouverte.

n'ont pas plus le droit de gouverner les Philippines que Cuba. »

M. Mac Kinley a déclaré qu'il est convaincu que si l'on peut faire comprendre aux indigènes des Philippines que les Américains sont animés de sentiments amicaux, il n'y aura pas d'autres troubles dans l'archipel.

Il a, en conséquence, ordonné au général Miller de montrer la plus grande patience et de consentir à toutes les requêtes raisonnables pour éviter une rupture ouverte.

VIENT DE PARAÎTRE



protestation, n'allègue contre ses collègues que des circonstances extérieures ou de menus faits de détail dont pas un ne touche réellement au fond de l'affaire qu'instruit la Chambre criminelle.

Et notre confrère, après avoir souligné la puérilité des accusations portées par M. de Beaurepaire contre ses collègues de la Chambre criminelle, conclut ainsi :

A qui fera-t-on croire que quatorze magistrats jusqu'ici parfaitement honorables et honorés, de provenance diverse et sans doute aussi de dispositions très différentes, se sont entendus pour violer la vérité, tordre la justice et trahir du même coup leur serment et leur pays.

D'ailleurs, à qui cette invraisemblable complicité leur servirait-elle et qu'y gagneraient-ils ? Si l'instruction se poursuit en secret, ne savent-ils pas que tout viendra à la lumière le jour de l'audience publique ? Les témoignages recueillis ne sont-ils pas signés par les témoins, les pièces analysées et discutées par les conseillers instructeurs et par la défense ? Que pourrait-on dissimuler ? Tout ne sera-t-il pas mis sous les yeux du public qui pourra se faire alors une pleine et entière conviction ?

Enfin, l'arrêt rendu, quel qu'il soit, ne devra-t-il pas être motivé, et ne seront-ils pas tous les juges suprêmes pour dire si oui ou non les magistrats de la Cour de cassation ont jugé conformément à la vérité des faits et suivant la justice des lois ? S'il devait y avoir alors matière à critique ou à protestation, ne serait-ce pas un devoir pour tous et pour un magistrat plus que pour personne, d'attendre ce moment, au lieu de se livrer dès à présent à des démonstrations qui, nous le craignons bien, serviraient plutôt à exciter les passions, qu'à apporter au débat plus de lumière.

Le Liscur.

## NOTES D'UN PARISIEN

Je sais bien qu'à Paris il y a un public pour tous les genres de spectacles. Je sais aussi que tous les goûts sont dans la nature. Cependant, je n'ai jamais pu m'expliquer ce que peuvent bien faire les pauvres diables qui viennent, à certains jours, s'entasser devant la grille du Palais-Bourbon. Ils sont là, les mains dans les poches, transis de froid, faisant queue à la porte, comme pour quelque représentation gratuite.

La représentation, pourtant, n'est jamais gratuite, et c'est toujours eux qui en payent les frais. Ils n'ont même pas la compensation d'y assister, car ces séances publiques ne sont publiques que pour ceux qui ont des cartes. Dans la langue française, et surtout dans la langue parlementaire, les mots n'ont jamais qu'une valeur très relative. Ces pauvres diables ne sont même pas des quémantiers, car, pour les quémantiers, il y a une salle très spacieuse, très commode, où l'on peut s'asseoir et se chauffer.

Eux, ne peuvent pas s'asseoir, ils ne peuvent même pas entrer. Par quelle admirable patience, dans quel but inconnu restent-ils ainsi tout un après-midi à voir passer des gens qu'ils ne connaissent pas ? On l'ignore. Peut-être leur a-t-on dit qu'il y a toujours par là quelque port cassé à ramasser. Ou encore vont-ils voir si, en cherchant bien, ils ne trouveraient pas, par terre, quelques miettes du budget, mal balayées. Ce qui est certain, c'est que dans toutes les occasions importantes on les voit là. Hier, jour de la rentrée des Chambres, ils n'ont pas manqué au rendez-vous. Ils étaient à leur poste, sans cartes, maintenant à distance, ne pouvant pas franchir la grille, dédaignés des huissiers, bousculés des agents, s'ils avançaient trop... Ils représentaient le peuple souverain.

E.

## LA CHAMBRE

Mardi 10 janvier 1899.

### LA RENTRÉE

Très tumultueuse dans les couloirs, cette rentrée, mais très calme dans la salle. Contrairement à ses habitudes, la Chambre a pu achever en une seule séance toute sa besogne préliminaire ; c'est-à-dire la nomination complète de son bureau, un président, quatre vice-présidents, huit secrétaires et trois questeurs. Cet heureux résultat prouve que les groupes s'étaient sérieusement concertés.

C'est le doyen d'âge, M. Boyssat, député de Saône-et-Loire, qui a présidé à l'opération. Il a fait asseoir à côté de lui, comme secrétaires provisoires, les six plus jeunes membres de la Chambre, MM. Breton (Cher), Xavier Reille, Philippe, Emile Chauvin, Massé, Roger, et il a prononcé l'allocation suivante :

Messieurs et chers collègues, Je voudrais pouvoir aujourd'hui, alors que la représentation nationale se réunit au nom des grands intérêts de la patrie, glorifier dans sa plénitude notre France, ses splendeurs, sa puissance, sa haute et calme sérénité. Je ne puis le faire sans résolutions et sans réserves. (Très bien ! très bien !)

Non pas que nous ne soyons toujours la grande nation forte, pleine de sève et d'énergie. Mais des incidents étranges, démesurément étendus, ont engendré parmi nous, sous l'influence d'éléments dont l'origine et la nature sont plus tard clairement dévoilées, (Très bien ! très bien !) des divisions et des haines profondes.

Les grands mots de Liberté, de Justice, d'Humanité, de Droits supérieurs ont retenti parmi nous ; comme si la France était disposée à jamais arracher du sol ces grandes idées qu'elle a, de ses mains, semées sur le monde !

Quoi qu'il en soit, c'est avec une sorte d'après satisfaction que nos agitations et nos discordances ont été accueillies au dehors. (Applaudissements.) Parfois même, certaines régions en ont profité pour affecter à notre égard une attitude d'arrogance et de hauteur (Applaudissements), contre laquelle la France de Jeanne d'Arc a protesté dédaigneusement. (Nouveaux applaudissements.)

Cette situation ne peut se prolonger. Ces divisions douloureuses et souverainement dangereuses doivent prendre fin sans délai. Nous avons à reprendre notre marche progressive et notre rôle supérieur à travers l'histoire. Nous avons à réunir ensemble nos efforts sous l'énergie de cette unité générale et dominante qui assure la force profonde et féconde de notre France.

Redevenons nous-mêmes, sans plus nous perdre dans les confusions haineuses plus ou moins masquées de formules retentissantes sous lesquelles se cache l'équivoque. Redevenons calmes, confiants et fiers à côté de notre vaillante armée. (Applaudissements prolongés.) Soyons droites, soyons loyales, soyons tout entiers dévoués aux intérêts généraux de la France et de la vraie civilisation. Tel est en un mot notre devoir, tel est notre programme, telle est notre tâche générale ! (Vifs applaudissements.)

Ces discours présidentiels ne donnent jamais lieu qu'à de très rares interrup-

tions. Il est d'usage d'en respecter l'éloquence, généralement octogénaire. On n'y a pas dérogé aujourd'hui. Au moment où M. Boyssat rendait à l'armée le juste hommage qui lui est dû, M. de Baudry d'Asson a crié : « Vive l'armée ! A bas les dreyfusards ! » A gauche, on a répondu : « Vive l'armée ! A bas les faussaires ! » Mais l'affaire n'a pas été plus loin.

Personne n'avait de doute sur la réélection de M. Paul Deschanel ; on se demandait seulement combien il gagnerait du suffrage. Il en a gagné beaucoup, car les voix se sont ainsi réparties :

Bombe de votants.....	522
Nullités blanches ou nulles.....	12
Suffrages exprimés.....	510
Majorité absolue.....	256

Ont obtenu :

MM. Paul Deschanel.....	333 voix
Henri Brisson.....	187 —

M. Paul Deschanel a été proclamé président aux applaudissements unanimes de la Chambre.

Les quatre vice-présidents ont été également élus, avec d'assez faibles écarts :

Nombre de votants.....	467
Nullités blanches ou nulles.....	1
Suffrages exprimés.....	466
Majorité absolue.....	234

Ont obtenu :

MM. Aynard.....	345 voix
Maurice Faure.....	342 —
Georges Cochery.....	337 —
Mesureur.....	308 —

Sur les huit anciens secrétaires, deux ont décliné toute candidature nouvelle. Ce sont MM. Jourde et Marc Sauzet. Ils ont remercié leurs collègues avec infiniment de politesse, en les priant de leur choisir des successeurs. On leur a substitué MM. Fleury-Ravarin, progressiste, et M. Groussier, socialiste, afin que l'ancienne proportion fût maintenue.

Les six autres secrétaires sont arrivés dans l'ordre suivant :

MM. Ruan.....	329 voix
Dubief.....	320 —
Maurice Ordinaire.....	320 —
Drake.....	314 —
Maurice Binder.....	304 —
Lhopiteau.....	297 —

Ce sont les mêmes que l'année dernière.

Enfin, les trois questeurs ont été confirmés dans leur charge de bons et loyaux intendants parlementaires :

MM. Gustave Rivet.....	334 voix
Lechevallier.....	331 —
Guillemet.....	271 —

Un député progressiste qu'on présentait, si je ne me trompe, sans son aveu, M. Antoine Perrier, a recueilli 121 suffrages.

A six heures, tout était fini. M. Boyssat a déclaré que la Chambre était constituée, et, d'un commun accord, la prochaine séance a été fixée à jeudi, pour l'installation du bureau définitif et le règlement de l'ordre du jour.

Il est probable que la grande interpellation viendra dès jeudi. On aura ainsi trente-six heures devant soi pour se recueillir.

Pas-Perdus.

## LE SÉNAT

Le père de la Constitution préside, en vertu de ce qu'on est convenu d'appeler le privilège de l'âge, et il plaide, en faveur de sa fille, les circonstances atténuantes :

M. Wallon. — Dans le malaise que l'on éprouve, on s'en prend volontiers à la forme du gouvernement qui nous régit ; on voudrait un pouvoir exécutif plus fort, un pouvoir législatif mieux ordonné, tous deux unis dans une action plus féconde, et, pour atteindre ce but, on parle de recourir à une Assemblée constituante. (Sourires.)

Une Constituante ! Le moment serait vraiment bien choisi ! Avant de faire ce saut dans l'inconnu, où l'on pourrait trouver tout autre chose que ce qu'on y cherche, ne serait-il pas bon de se demander si ce que l'on cherche ne se trouve pas dans la Constitution elle-même, sans autre peine que de l'en tirer ? (Applaudissements.)

Est-ce la Constitution qui refuse au Président de la République les prérogatives essentielles d'un chef d'Etat, qui cause l'instabilité des ministères, qui entrave l'élaboration régulière des lois, qui fait de nos sessions extraordinaires des sessions plus qu'ordinaires, et nous ramène, en quelque sorte, à la permanence des assemblées sans nous soustraire aux douzièmes provisoires dont le régime tend de plus en plus à s'acclimater parmi nous ?

Avant de lui rapporter tout le mal, on ferait bien d'essayer de la pratiquer telle qu'elle est dans sa lettre. (Vifs applaudissements.) Après cette expérience qui mériterait d'être tenue une bonne fois, si la Constitution est convaincue d'impuissance, qu'on la supprime. Elle-même s'y prête par les facilités qu'elle offre à une révision intégrale, plus qu'aucune autre, en aucun temps et en aucun pays.

Mais, hélas ! je le crains bien, c'est moins elle encore que nos habitudes et notre esprit qu'il y aurait à réformer.

Dans tous les cas, avant de la détruire, il faut savoir nettement ce que l'on veut et ce que l'on peut mettre à la place. (Rires approbatifs.) Quant à moi, parvenu au terme d'une longue carrière, n'ayant plus à faire que des vœux, je souhaite longue vie au gouvernement qui saura le mieux entretenir chez tous les Français, par la scrupuleuse équité d'une législation sincèrement libérale, le feu sacré d'un même dévouement à la patrie, et assurer pacifiquement dans le monde à la France le rang dont elle est digne par la loyauté de sa politique envers toutes les nations, comme aussi par les meilleures traditions de notre histoire. (Applaudissements unanimes et répétés.)

Approbations, sourires, applaudissements prolongés, toute la lyre ! C'est M. Wallon qui ne dira rien ; mais c'est M. de Marcère qui ne sera pas content.

P. B.

## Autour des Chambres

Un pétard qui fait long feu. — M. Paul Deschanel

Nous avions vu, lundi, des couloirs tumultueux ; nous avons vu, hier, une Chambre calme. L'honneur de cette métamorphose revient à M. Quesnay de Beaurepaire dont les « suites au prochain numéro » ne sont pas précisément heureuses. Le prologue de son récit était plein de menaces, on, selon le point de vue auquel on se place, de promesses ; le second chapitre a rassuré les uns et déconcerté les autres. Pour ces derniers, le fruit des Hespérides se transforme en

navet ; ils refusent de le presser tendrement sur leurs cœurs.

On en conclut que les interpellations annoncées manquent un peu d'intérêt, que le ministère aura beau jeu s'il se décide à parler net, à répéter à la tribune ce qu'il dit avec tant d'énergie dans les couloirs.

Ces histoires de garçons de bureau mettent en joie les ironistes et une gaieté décente succède aux indignations de la veille. Une fois de plus, la montagne en travail enfante une souris.

Pendant que les uns s'épanouissent et les autres s'assombrissent, on vote, en séance, et, comme nous l'avions prévu, M. Paul Deschanel bat haut la main son malencontreux rival.

Le président de la Chambre, en tout temps et en tout pays, est un personnage, surtout dans la situation parlementaire où nous sommes, avec une Assemblée sans bousole et sans pilote, effroyablement divisée et désemparée par l'Affaire, qui remplace la dialectique par le pugilat, les arguments par des outrages et le choc des idées par l'ouragan des vociférations.

La douche ne suffit pas toujours, ni la camisole de force. M. Paul Deschanel s'en est rendu compte et s'il en use parfois, lorsque les accès sont trop violents, il préfère calmer, adoucir les agités par sa bonne grâce, un avertissement courtois et ferme. En présence de ces convulsionnaires, il fait des efforts pour les convertir à la modération, les amener au repentir. Il a du caractère avec discernement, et de l'énergie sans raideur. Il évite d'exaspérer ces convulsifs perpétuellement hors des gonds, de maintenir, au profit de tous la liberté de la tribune.

Avant compris que, dans ce cirque, il deviendrait la proie des bêtes s'il avait l'imprudence de se commettre avec elles, il ne se commet que le moins possible. Il n'entend que l'indispensable, oppose son sang-froid et son libéralisme aux manifestations des agités et des proscriptions. Il a eu, en quelques rencontres, le plus difficile des courages, celui qui consiste à résister aux sommations de ses amis emballés. Il s'inspire sincèrement de cette « impartialité vraie » que vanta autrefois M. Buffet, et la pratique en toutes circonstances. Impassible dans la tempête, il oppose aux rauges efforts d'une bande d'émeutiers son courage, sa patience et son ironie poliment méprisante.

M. Paul Deschanel y a gagné une considération, une autorité dont M. Brisson a pu mesurer hier la force et l'étendue.

Paul Bosq.

P.-S. — M. de Chamillard, sénateur, a adressé la lettre suivante au garde des sceaux :

Paris, 8 janvier.

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur de vous informer que, dès la rentrée du Parlement, je me propose d'interpellier le gouvernement sur le retard que met la Chambre criminelle de la Cour de cassation à statuer définitivement sur la requête en règlement de juges introduite par le colonel Piquart, inculpé de plusieurs infractions à la loi du 48 avril 1888 et, en outre, inculpé des crimes de faux et d'usage de faux.

Je demanderai au Sénat, à la séance du vendredi 13 janvier, de fixer la date de la discussion.

Je vous prie d'agréer, etc.

H. de CHAMILLARD.

## LE MONDE RELIGIEUX

L'AVENIR DES RELIGIONS

(Conférence du P. Coubé à la Madeleine)

Le R. P. Coubé vient de clore, par une brillante et bien intéressante conférence sur « l'avenir des religions », la station qu'il a commencée à la Madeleine le jour de la Toussaint et dont nous avons signalé à plusieurs reprises l'immense succès.

Voici la thèse développée dimanche par l'éminent Jésuite : les fausses religions, en vertu même de leur essence, mélange de vérité et d'erreur, sont condamnées à périr par la prédominance d'un de leurs éléments qui éliminera l'autre ; si la vérité prédomine et chasse l'erreur, elles se transformeront en la religion véritable ; si, au contraire, c'est l'erreur qui l'emporte, elles deviendront la négation totale, l'irréligion ; dans les deux cas, elles auront vécu.

Donc, composés instables qui tendent à se dissocier sous l'action de la critique et du raisonnement ; traitées par la logique, elles donnent pour résidu la seule vérité ou la seule erreur. Une âme qui s'élève au-dessus de ces fausses religions, se libère de leur influence et se transforme en une religion véritable ; si, au contraire, c'est l'erreur qui l'emporte, elles deviendront la négation totale, l'irréligion ; dans les deux cas, elles auront vécu.

Or, cette loi, tirée a priori de la notion abstraite des fausses religions, le passé et les symptômes de l'heure présente permettent-ils d'en attendre la réalisation de l'avenir ? — Oui, répond le P. Coubé, et il le prouve par l'exposé de la situation actuelle du brahmanisme, du bouddhisme, de l'islam, de la religion d'Israël, du protestantisme et du schisme grec.

Il salue, en terminant, dans un grand mouvement oratoire, le jour où toutes les nations se donneront le baiser de paix de la communion catholique sous le regard triomphant de l'Eglise, où les cloches de Moscou, de Berlin, de Londres et de New-York, répondant à celles de Saint-Pierre de Rome, appelleront les chrétiens dans leurs églises pour y chanter, avec le *Credo* romain, le plus émouvant *Te Deum* qu'aura entendu la terre...

Julien de Narfon.

## Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les pauvres recommandés par le Figaro :

Pour les trois personnes recommandées dans le n.° du 8 janvier, A. J. M., 60 francs. De A. B. (pour Marie Toulz), 2 fr. ; pour les pauvres du Figaro, 5 fr. — Total : 7 francs. De M. Charles, pour Mme veuve Jeandelle, 5 francs.

D'une aveugle et de sa fille, 20 fr. pour la famille Lavigne, dont nous avons parlé l'autre semaine.

D'un « fidèle abonné » pour les pauvres, 20 francs.

LE CRIME DE LA RUE PIERRE-LEUX

Nous avons annoncé hier l'arrestation des assassins de Mme veuve Joly, l'épicière de la

rue Pierre-Leux. L'enquête n'étant qu'à son début, nous n'avons pu donner de détails. Nous pouvons aujourd'hui être plus explicites.

Les assassins étaient trois : Martin, Burgert et Mathieu.

Le principal coupable est Georges Martin, âgé de dix-huit ans, né à Paris. Il se dit artiste lyrique. En réalité, il remplissait des rôles de comique excentrique dans divers petits concerts. Il demeurait 46, rue Gay-Lussac, en garni.

Puis vient Alphonse Burgert, âgé de dix-sept ans, Parisien également, et employé de commerce sans ouvrage. Il habitait le même hôtel que Martin. C'est lui qui a été l'indicateur du crime.

Enfin, Pierre Mathieu, dit « Petit-Pierre », âgé de vingt ans, né à Raisons (Nord), élève architecte, ancien élève de l'Ecole des beaux-arts, type d'esthète dévoyé, vivant depuis six mois 17, rue de la Cour, avec sa mère, une vieille Angèle Binaux, dite « Yvonne », âgée de vingt-quatre ans, originaire de Boulogne-sur-Mer. Celle-ci est une jolie fille sentimentale, aux larmes faciles. Quand elle entre dans les sombres couloirs de la Sûreté, elle jase, perd la tête, veut trapper les paroles échappées, cherche à innocenter son ami.

C'est dans la confrontation avec le cadavre qu'on a obtenu les aveux des inculpés.

A trois heures et demie, MM. Feuilleux, procureur de la République, Lemercier, juge d'instruction, Cochefert et Thoinot, médecin légiste, et les avocats des inculpés : M. Aubin, pour Martin ; Lévy-Alvarez, pour Burgert ; Henri Robert, pour Mathieu, se sont rendus au greffe de la Morgue où les inculpés étaient détenus. Plus de quinze cents personnes se pressaient aux abords.

A quatre heures moins un quart, on introduit Burgert dans la salle où, sur une dalle, est le cadavre recouvert d'un drap blanc. Sur l'ordre de M. Lemercier, on soulève ce drap. Burgert jette un rapide coup d'œil, mais ne tressaille même pas.

On fait alors pénétrer Martin, qui reste aussi impassible.

Devant leur calme, M. Feuilleux ne peut se contenir.

— N'avez-vous donc aucun regret de l'acte que vous avez commis ? dit-il.

— Ma foi, si, répondent les deux mauvais drôles, nous avons été idiots (sic) d'oublier les deux billets de cent francs contenus dans le vieux portefeuille ! La note que nous avons faite aurait été bien plus chouette ! Mais on ne pense pas à tout !

Ils avouent ensuite sans ambages la préméditation, disant qu'ils avaient ouvert d'avance un couteau à virole que Mathieu leur avait prêté.

M. Lemercier leur demande quel est celui qui a porté le dernier coup de couteau dans la poitrine.

— C'est Martin ! dit Burgert.

— Non, c'est toi, répond Martin ; tu veux sauver ta tête, tu es un lâche !

— Ah ! tu es bien, je vais tout dire moi, réplique Burgert. Comme cela nous monterons tous deux à la butte. C'est toi qui as porté le coup ; mais comme l'arme ne s'était pas enfoncée assez profondément, car tu n'avais pas eu assez de force, j'ai flanqué un coup de poing sur l'extrémité du manche ! Tu te rappelles, hein ! C'est à ce moment que ton chapeau est tombé et que la mère Joly a rendu des coups de sang par la bouche ! Tu as voulu faire le malin : eh bien ! maintenant, on sait tout !

Martin, atterré, n'a plus tenté de se disculper. Il a avoué qu'il avait enfoncé un bâillon dans la bouche de l'épicière pour empêcher ses cris. Puis il a raconté avec le plus grand sang-froid qu'après avoir fouillé les poches, ils avaient rejoint Mathieu qui faisait le guet à la porte, et qu'ils étaient partis chez la fille Binaux, rue de la Cour, pour partager le produit du vol.

Là, ils avaient brûlé son chapeau teint de sang, puis un carnet où étaient inscrits les numéros des titres qui ont été retrouvés dans la paillasse de Mathieu.

M. Mathieu, ajoute Martin, devait aller négocier les titres à Londres, mais il est resté avec sa femme pour faire la note à Paris, et c'est bien à cause de ces deux rosses-là (sic) que nous sommes ici !

Mathieu, introduit à son tour, est pâle, défait ; il tremble convulsivement, jure, malgré les témoignages qui l'accablent, qu'il n'a aucunement prêté la main à l'accomplissement du crime, et que c'est à son insu qu'il est venu cacher dans la paillasse de son lit les valeurs dérobées à la victime.

C'est sur cette lamentable déposition que prend fin, à cinq heures un quart, la confrontation.

Les trois complices sont alors emmenés en voiture au cabinet de M. Lemercier, sans que la foule puisse de cris hostiles.

Il reste donc à déterminer d'exacte façon comment les coups ont été portés à Mme Joly.

Burgert a prétendu dès le début de son arrestation qu'il n'avait pas pu frapper Mme Joly, attendu qu'il a le bras droit ankyloté depuis longtemps.

Hier il a avoué qu'il avait aidé Martin à enfoncer le couteau.

L'autopsie, qui a été remise à demain jeudi, établira la réalité des faits et la responsabilité de chacun.

En résumé, Burgert, Martin et Mathieu ont une part égale de responsabilité.

Et nous finirons sur un mot féroce de Martin : « C'est vous qui m'avez fait ça ! »

LE FEU

Le feu a éclaté hier matin, vers onze heures, à l'hôpital temporaire d'Aubervilliers, dans le laboratoire d'un sous-surveillant. Les flammes se sont rapidement développées et ont gagné un pavillon en bois qui a été brûlé sur une longueur de trente mètres.

Pendant qu'on transportait les malades dans un autre pavillon, une femme a été assez grièvement blessée.

Les pompiers se sont rendus maîtres du feu après une heure d'efforts.

Jean de Paris.

tions et d'actions. Le corps a été transporté à la Morgue.

J. de P.

## Gazette des Tribunaux

NOUVELLES JUDICIAIRES

C'est le 27 janvier prochain que viendra, devant la Cour d'assises de la Seine, le procès en diffamation intenté par Mme veuve Henry, au nom de son fils mineur et en son nom, à MM. Joseph Reinach, rédacteur ; Chamblé, gérant, et le directeur et administrateur du journal le *Sécler*.

L'assignation a été signifiée hier soir, à huit heures, aux intéressés, par le ministère de M. Dupuis, huissier de la Cour d'assises.

Les débats seront présidés par M. le conseiller Poupardin.

Le siège du ministère public sera occupé par l'avocat général Lombard.

C'est M. de Saint-Auban seul qui se portera partie civile au nom de Mme veuve Henry.

Il n'est plus question de M. Chenu pour assister M. de Saint-Auban.

On avait parlé de M. Barboux, l'émulé ancien bâtonnier, comme devant présenter la défense de M. Joseph Reinach. Ce bruit était né de l'assistance prêtée par M. Barboux à M. Joseph Reinach, lors du procès en diffamation que ce dernier intenta, on s'en souvient, à M. Henri Rochefort, à propos du faux Otto.

On sait aujourd'hui que M. Joseph Reinach a définitivement fait choix, pour sa défense devant le jury de la Seine, de M. Fernand Labori.

Le gérant et les administrateurs du *Sécler* seront assistés de M. Gaston Lévy Sully.

Etant donné le grand nombre des témoins cités au procès — on parle de soixante du côté de la partie civile, et de cent quarante du côté des prévenus, soit deux cents en tout, — on pense que les débats occuperont dix-huit ou vingt audiences, soit cinq audiences de plus qu'au procès Emile Zola.

On croit, dans les couloirs du Palais, que des incidents auront lieu le 27 janvier et que leur résultat fera ajourner le procès à la seconde quinzaine de février.

\*\*\*

C'est ce soir que le jury rendra son verdict dans l'affaire de la bande de Neuilly.

Il ne serait pas impossible que trois ou quatre condamnations à mort fussent prononcées.

Intérim.

## BOITE AUX LETTRES

Nous recevons la lettre suivante du comte de Malaussena, ancien maire de Nice :

Monsieur le directeur, Le Figaro du 3 décembre dernier a publié une liste des comtes romains, dans laquelle figure le nom de « Malaussena ».

J'ignore



## TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 10 Janvier

## Tempête

**LONDRES.** — Le service des paquebots entre Douvres et Calais a été suspendu ce matin à cause du mauvais temps. Le service s'est fait par Folkestone.

## Enfants brûlés vifs

**LE HAYE.** — Cet après-midi, Mme Barbary était sortie, laissant à la maison ses deux enfants, une fillette de quatre ans et un petit garçon de deux ans. Par suite de circonstances encore ignorées, le feu se déclara dans la chambre occupée par les deux enfants et lorsque les pompiers arrivèrent, ils trouvèrent les deux enfants horriblement brûlés : la fillette était complètement nue, ses vêtements avaient été consumés et déjà elle avait cessé de vivre; le petit garçon, qui respirait encore, fut en hâte transporté dans une pharmacie, mais il expira presque aussitôt.

## Statu quo

**CHERBOURG.** — A Eculleville, près Cherbourg, les registres de l'état-civil de cette commune sont restés inaccessibles pendant le courant de l'année 1898. Il n'y a eu, en effet, à enregistrer ni naissance, ni mariage, ni décès.

## Accident à bord du « Redoutable », 40 blessés

**BREST.** — Un accident s'est produit à bord du « Redoutable », de l'escadre du Nord, au moment où le cuirassé allait prendre son corps-mort en rade. Le cabestan a dérapé et les hommes, ne pouvant plus maintenir les barres, ont été projetés à droite et à gauche. Un officier a été renversé aussi sur le pont. Dix marins ont été blessés, sept le sont légèrement, trois plus grièvement. Ils sont soignés à l'infirmerie du bord.

## Une innovation

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Tous les soirs, à sept heures, on peut voir dans les rues de Chalons-sur-Marne des détachements de soldats d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, qui, sous la conduite de gradés, se rendent dans les différents écoles de la ville.

Ces militaires sont des soldats de la classe récemment arrivés au régiment, pris parmi ceux qui ont reçu le moins d'instruction, et qui vont assister aux différents cours élémentaires, professés par les directeurs d'écoles ou par leurs maîtres-adjoints.

On se rappelle que le « cours du soir » était autrefois fait au quartier par le capitaine-chef de la compagnie, qui, à l'aide d'un tableau, faisait apprendre aux recrues auxquelles il était forcé d'enseigner le français.

L'installation de ces « cours » était également très rudimentaire. On jetait une couverture sur la table de la chambre, et la « salle d'école » était ainsi improvisée.

Il faut espérer que l'essai tenté en ce moment dans la garnison de Chalons-sur-Marne donnera de bons résultats, et que cette mesure ne tardera pas à se généraliser.

## Soldats empoisonnés par des conserves

**SENS.** — Cinq soldats de la garnison, empoisonnés par de la viande de conserve, ont été transportés à l'hôpital. Leur état serait très grave; d'autres, moins malades, sont entrés à l'infirmerie régimentaire.

## Envoi de troupes au Sénégal

**BORDEAUX.** — Deux compagnies d'infanterie de marine, venant de Brest, sont parties aujourd'hui pour Dakar. Une de ces compagnies, comprenant : 3 officiers, 40 sous-officiers et 140 hommes, s'est embarquée sur le vapeur « Ville-de-Marseille », en partance pour la côte occidentale d'Afrique.

La deuxième compagnie, comprenant également 3 officiers, 40 sous-officiers et 140 hommes, a pris passage sur le vapeur « Campana », de la même Compagnie, qui part pour le Brésil, faisant escale à Dakar.

Les officiers faisant partie de ces compagnies sont : MM. les capitaines Laborie et Michelangeli et les lieutenants Polier, Mathieu, Pierre et Lescas.

## Manifestation à la Faculté des lettres

**BORDEAUX.** — M. Stapfer, doyen de la Faculté des lettres, suspendu pendant six mois en juillet, à la suite du discours qu'il prononça sur la tombe de M. Couat, recteur, a repris aujourd'hui seulement ses conférences à la Faculté. Les étudiants, qui y étaient venus très nombreux, l'ont accueilli par une bordée de sifflets et de cris : « A bas Stapfer ! Vive l'armée ! » La manifestation s'est produite avec tant d'intensité et de persistance que la conférence n'a pu avoir lieu; elle s'est continuée bruyante dans la rue, mais sans incident.

Une manifestation en sens inverse a été tentée au cours de M. Lebraton, qui a été salué par une ovation sympathique.

## Bayonne.

**BAYONNE.** — Hier, le général de division d'Azémar, le nouveau commandant de la 30e division d'infanterie, a reçu les autorités et fonctionnaires de tous ordres. La réception a été très cordiale. Le maire, présentant le Conseil municipal, a offert ses souhaits au général. Il a dit que la population donnait toutes ses sympathies

à l'armée et à ses chefs. Le général a répondu qu'il était profondément touché des souhaits exprimés par le maire. Il a promis de grand cœur son concours pour les intérêts de la population.

Les professeurs du lycée ont été présentés par le proviseur qui a affirmé au général le respect et la confiance de ses collaborateurs pour sa personne et pour l'armée.

Le général d'Azémar a affirmé, de son côté, son dévouement pour l'enseignement, ajoutant que l'armée, vouée par principe à la discipline, était la garante de la liberté des autres citoyens.

## Tamponnement

**BÉZIERS.** — Un grave accident s'est produit ce soir sur la ligne de Béziers à Neussargues. Par suite d'une rupture d'attelage, plusieurs wagons sont venus tamponner un train de voyageurs qui stationnait en gare de Fargères. Il y a six blessés, dit-on, dont deux grièvement.

## Les obsèques de M. Mouchet

**TUNIS.** — Ce matin ont été célébrées, au milieu d'une nombreuse assistance, les obsèques de M. Mouchet, le colon assassiné par un Italien mécontent d'un règlement de compte.

Le deuil était conduit par le frère du défunt, ingénieur de la Compagnie des ports, à Sousse. Les hauts fonctionnaires tunisiens étaient présents.

Le résident a prononcé une allocution dans laquelle il a rendu hommage aux qualités de la victime et a déploré de tels attentats.

Le président de la Chambre d'agriculture a pris ensuite la parole. Il a demandé que des mesures soient prises pour empêcher certaines catégories de gens d'ensanglanter le sol où les colons français apportent pacifiquement la civilisation.

L'assassin, qui a été arrêté, continue de nier, bien qu'il soit dénoncé par sa victime et accusé par ses enfants.

Quatre coups de feu ont été tirés, cette nuit, sur l'habitation du domaine de Schin, appartenant à M. Leroy-Beaulieu. M. Seguin, fils aîné du gérant, a reçu une blessure sans gravité.

Les auteurs de cet attentat sont restés inconnus.

## La révocation de M. Max Régis

**ALGER.** — La nouvelle de la révocation du maire d'Alger a été accueillie avec calme. Le Conseil municipal, réuni ce soir en séance privée, a décidé de demeurer aux affaires. Il nommera dimanche le nouveau maire et un adjoint. Les amis de M. Régis convoquaient la population à un grand meeting, demain soir au Velodrome.

M. Lucien David comparaitrait aujourd'hui en correctionnelle sous l'inculpation d'outrages au gouverneur à la manifestation de dimanche. Malgré les dénégations de l'accusé, le Tribunal l'a condamné à quinze jours de prison.

## La sépulture de Romulus

**ROME.** — Les fouilles du Forum ont amené aujourd'hui la découverte du plus ancien monument romain, à savoir le lieu de sépulture de Romulus, qui resta en vénération jusqu'à la fin de l'Empire romain.

**LES DRAMES DE LA MER** — Un steamer anglais est arrivé ayant à bord quatre hommes de l'équipage du steamer « Wooler », qui a sombré dans les parages d'Ouessant.

On suppose que le reste de l'équipage, comprenant seize marins, a péri.

## Collision de trains

**NEW-YORK.** — Une collision s'est produite près de Bound-Brook, sur la ligne de la vallée de Lening, entre un express et un train de la localité.

On compte deux morts et une quinzaine de blessés.

## Argus.

## LES THÉÂTRES

**Nouveau-Théâtre : Le Roi de Rome.** — pièce en cinq actes et un prologue, par MM. E. Pouillon et A. d'Artois.

Depuis que pour la première fois, après un long intervalle de temps, la figure de Napoléon est reparue au théâtre (ce fut dans un drame de ma façon, qui échoua à l'Ambigu), il s'est fait un véritable cycle dramatique napoléonien. Nous avons vu vingt fois l'Empereur, et maintenant on passe au duc de Reichstadt. Sa mélancolique légende avait déjà été portée à la scène, peu après sa mort. Mais des scrupules empêchèrent qu'on y revint. Aujourd'hui, on nous annonce l'*Aiglon*, de M. J. Rostand, et, prenant les devants, MM. E. Pouillon et A. d'Artois nous ont donné le *Roi de Rome*.

La pièce a plu. Après un prologue qui n'est pas bien utile, étant la partie la moins réussie de l'œuvre, on nous fait assister à un bal à l'ambassade d'Angleterre, à Vienne, où se trouvent l'empereur d'Autriche, Metternich, tous les

grands personnages de l'Empire et Marmont. La figure du fils de l'Empereur nous y apparaît, mélancolique, incertain. Mais son âme s'éveille aux deux tableaux suivants : dans l'un — le troisième — nous voyons le jeune homme amoureux de la comtesse Olga de Melk; dans l'autre — le second — nous assistons à la tentative d'enlèvement que vient essayer d'accomplir, à la barbe de la police qu'il « roule », le conspirateur bonapartiste Jacques Chambert, ancien officier de la garde. Cette tentative est sur le point de réussir. Malgré les larmes de sa maîtresse, le colonel-archiduc autrichien s'est retrouvé le fils du vainqueur d'Austerlitz. Il va partir, quand la police prend saramanche et le duc de Reichstadt, le complot déjoué, renonce à toute tentative de fuite, pour sauver la vie de Chambert. Mais, désespéré, il commet l'imprudence sur imprudence; sa santé chancelante empire, et le dernier tableau nous fait assister à son agonie. Comme Napoléon à Sainte-Hélène, il meurt en évoquant dans son délire les victoires françaises, en présence de sa mère, tardivement venue de Parme à Schoenbrunn.

Bien découpé en tableaux tantôt émouvants, tantôt — celui où Chambert dépiste les mouchards de Metternich est des plus amusants — ce drame a été bien accueilli d'un public, qui, comme tous les publics parisiens, n'a pas été fâché de retrouver dans l'histoire du passé une occasion d'allusions malicieuses aux choses du jour. Il est bien mis en scène et bien joué, en particulier par M. Bour (Chambert) et par M. de Max qui a créé avec un grand sens du pittoresque la figure du duc de Reichstadt. Il faut nommer aussi Mme Maud Amy, une jolie personne pas maladroite, ainsi que Mme Demonge. Cependant, moi, que les passions politiques laissent au moins très impartial, je n'ai pas trouvé à ce drame tout l'intérêt et toute l'émotion que j'en attendais.

Ceci, je crois, parce que les auteurs, préoccupés surtout du mouvement de la scène, en sont restés à l'anecdote. Et, si bien traitée qu'elle soit, elle ne m'a pas moins laissé ce regret que la psychologie du héros n'aît pas été assez loin poussée. L'anecdote, on la connaît. Ce qui est plus obscur et ce qui, par conséquent, appartenait plus librement au poète, c'était l'état d'âme du duc de Reichstadt. Fut-il le jeune homme ignorant à qui on cachait son histoire, semblable à ce prince du conte de fées à qui on ne voulait pas laisser voir une épée, débilité par de hâtifs excès encouragés par une infâme politique? Fut-il, au contraire, un ambitieux que la mort empêcha seule de tenter l'aventure, ou une sorte d'Hamlet désespéré, qui ne pouvait songer à venger son père sans avoir, lui aussi, à déléguer sa mère qui l'oubliait? Peut-être n'était-ce pas là le drame qu'il était bon de faire pour le succès? Mais c'est celui que j'attendais et qui m'eût séduit.

## COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir, à 8 heures, au théâtre de l'Ambigu, répétition générale de *La Micoche*, drame en 5 actes et 9 tableaux, dont un prologue, de M. Jules Mary.

Les critiques, socialistes et courriéristes seront reçus au contrôle sur présentation de leur carte.

Le ballet de Saint-Saëns, *Javotte*, que l'on monte en ce moment à l'Opéra-Comique, devait être créé à Paris par une charmante étoile que la maladie retient momentanément éloignée de tout travail, Mlle Carlotta Brizana.

Mlle Brizana avait déjà obtenu un immense succès dans ce rôle, où MM. Camille Saint-Saëns et Carré l'avaient applaudie à Milan au printemps dernier.

Ajoutons que la charmante artiste va beaucoup mieux maintenant, et que l'hiver prochain elle pourra remplir son engagement à l'Opéra-Comique.

## Au Vaudeville :

*Georgette Lemeunier*, l'amusante pièce de Maurice Donnay, qui réalise chaque soir de si belles recettes, avec Réjane et ses excellents partenaires MM. Guity, Huguenet, Mlle Andrée Mévot, Cécile Caron, Suzanne Avril, etc., est jouée simultanément en Allemagne, en Belgique et en Italie.

Malgré ce gros succès, on va mettre en répétition dans quelques jours, et lire aujourd'hui au Vaudeville, *Une de Lavalotte*, pièce en cinq actes, de M. Emile Moreau, l'un des heureux auteurs de *Madame Sans-Gêne*.

Réjane jouera Mme de Lavalotte, l'héroïne du fameux procès de 1815; M. Guity, M. de Lavalotte.

La distribution comprendra en outre MM. Léonard, Grand, Gautier, etc., Mmes Henriot, Cécile Caron, Archainault, etc.

Cette pièce demandera de longues répétitions et un gros travail de mise au point. M. Porel voulant en faire une reconstitution complète de l'époque si intéressante de la Restauration, mais le directeur du Vaudeville aura pourvu à tout l'accessoire et dans lesquels les auteurs, les auteurs, les auteurs, etc., ont été nécessaires, car les recettes superbes de *Georgette Lemeunier* lui laissent toute latitude et toute quiétude.

## M. Porel a chargé le peintre Amable de

brosser les tableaux de *Trois femmes pour un mari*, qui vont passer au Gymnase.

Devant le magnifique succès remporté encore dimanche soir par *Phédre*, qui a fait salle comble, Mlle Sarah Bernhardt a résolu d'interpréter encore une fois à la Renaissance le chef-d'œuvre de Racine, avant son départ pour le théâtre des Nations.

Donc, dimanche prochain 15 janvier, au théâtre de la Renaissance, dernière matinée de *Phédre*.

Depuis la reprise de possession du Châtelet par M. Rochard, la *Poudre de Perlinpinpin* a fait encaisser la somme de 401,065 fr. 50. Jamais, à aucune époque et dans aucun théâtre de Paris, pareille somme n'a été réalisée en un mois!

Ainsi que nous l'avons annoncé, au théâtre Cluny, *Charmant séjour* et *l'Aigle sans tache* vont céder, vendredi, la place à la *Poule blanche*, vaudeville-opérette en quatre actes, de MM. Maurice Hennequin et Antony Mars, musique de Victor Roger.

Outre l'engagement de Mlle Blanche Marie, la divette bien connue, M. Léon Marx, comédien son excellente troupe, s'est assuré le concours de Mlle Hélène Feucher, qui sort du Conservatoire, où elle était élève de MM. Lhéry et Archainault; de Mlle Marie-Louise Leblanc, qui appartient au théâtre des Folies-Dramatiques; de Mlle Germaine Riva, une mignonne artiste de seize ans, et de M. Jules Gravier, fils du comédien de la Porte-Saint-Martin et déjà apprécié lui-même sur des scènes secondaires.

On voit que décidément le directeur de Cluny ne néglige rien pour faire de son théâtre le Palais-Royal de la rive gauche.

Au Nouveau-Théâtre de la rue Blanche : L'importance du spectacle, le *Roi de Rome* commencera à 8 h. 1/4 précises tous les soirs. Dimanche prochain, à 1 h. 3/4, première matinée de la pièce de MM. Pouillon et d'Artois, avec M. de Max dans le rôle du duc de Reichstadt.

De Monte-Carlo : « Monsieur le Directeur, l'amusante comédie de MM. A. Bisson et F. Carré, remarquablement interprétée par Mmes Raphaële Siso, Berthe Legrand, Louise Bréval et par MM.

rie, je les maudis, car ils prennent le public des théâtres d'ordre; mais, je les aime en les maudissant... Je suis là, révérence parler, comme le grand saint Augustin aux combats de l'ampthéâtre. Il protestait, mais il ne pouvait se défendre d'y prendre un plaisir extrême. Je fais comme lui. Je proteste un peu et je m'amuse infiniment. Si bien que je finirai par ne plus protester du tout, car, en notre triste temps, s'amuser une heure devient un besoin, et ceux qui nous en donnent la joie doivent être remerciés!

Henry Fouquier.

## SPECTACLES &amp; CONCERTS

Aujourd'hui : Au Nouveau-Cirque, matinée à 2 h. 1/2. A la Bodinière, à 3 heures : Conférence de M. Léon Claretie sur les œuvres de M. Jean Rameau, précédées par l'auteur. — A 4 h. 1/2 : M. Engel, « Une heure de musique »; le *Prin temps*, opéra-comique en un acte, de M. Alex. Georges.

— Aux Mathurins, à 4 h. 1/2 : « Le Jardin secret de la chanson », avant-dernière audition de Mlle Marguerite Ugalde, causerie de M. Maurice Lefèvre.

Au théâtre des Capucines, à 4 h. 42 : *La Revue en dentelles*, de M. G. H. Montignac et Gaston Lemaire, jouée par Mlle Paulette Filliaux et M. P. Philippin.

Pytlasinski, le célèbre champion russe, a retardé de deux jours son départ, afin de se mesurer encore une fois, à l'Olympia, avec Bonelli, le colosse dont la lutte d'hier a été si émouvante. Ce soir donc les deux champions seront aux prises, et l'on peut prédire un combat très intéressant.

En voilà de la chair! la revue de la Scala, annoncée comme un gros succès d'argent. En vingt représentations les recettes dépassent 50,000 francs, le maximum que la Scala puisse réaliser, étant donné le nombre restreint et le prix peu élevé de ses places. Il est vrai d'ajouter que les trois quarts des recettes quotidiennes se font en location.

L'éminent violoncelliste L. Abbiate, avant son départ pour la Russie, où il est engagé aux Concerts symphoniques de Saint-Petersbourg et Moscou, donnera le 14 janvier, avec le concours de MM. Manguière et Daraux, un concert à la salle Erard, dans lequel on entendra des morceaux pour chant dont il est l'auteur et où l'excellent virtuose se révélera sous le jour nouveau de compositeur. Le piano sera tenu par M. A. Catherine.

Il faut vraiment tout le talent et la finesse exquise avec lesquels Marguerite Deval sait dire et faire passer les situations les plus vives et les couplets les plus osés, pour amener le public qui arborerait quelquefois volontiers une rougeur discrète en entendant, aux Mathurins, le *Prince des poètes*, à faire un très gros succès à la comique, mais... audacieuse pièce de M. Francis de Croisset.

Elle est d'ailleurs jouée avec beaucoup de gaieté par Mmes Garand et Barner. On ne ménage les applaudissements ni à l'auteur, ni aux interprètes.

Le Palais de Glace a organisé des courses de vitesse qui ont obtenu hier soir le plus grand succès. Les premiers champions des courses du Bois-Bon de Bruxelles s'y sont rencontrés dans des courses de vitesse scratch qui ont littéralement émerveillé le public. Ces courses auront lieu encore ce soir et demain soir.

Programme du concert de demain (3 h.), au Jardin d'Acclimatation. *Valse bleue* (demandée) (Alfred Margis); — Ouverture du *Canard* à 3 becs (Jonas); — *Au bal de ma mie* (A. Bos); — Fantaisie sur les *Dragons de Villars* (MALLART); — A 3 h. 1/2, 7e conférence-causerie par M. le docteur Léon Petit : « Education de nos filles »; — *Chants du soir*, valse (J. LAFITTE).

De Carlsruhe : « Le violoniste Albert Geloso, en tournée, vient d'obtenir ici un très grand succès dans le « concert » de Saint-Saëns, la « chaconne » de Bach, et les compositions nouvelles de son frère, César Geloso. »

De Bordeaux : « Sur la mer lointaine, le poème symphonique de Don Moreau, applaudi l'an dernier au concert d'orchestre de la Société nationale, vient d'obtenir au concert de la Société Sainte-Cécile, sous la direction de M. Gabriel Marie, un très grand succès. »

De Monte-Carlo : « Le troisième concert international était consacré à l'école italienne. C'est le jeune maestro A. Vigna, chef d'orchestre italien, qui dirige ces concerts spéciaux; il faut dire à son éloge, qu'il est à l'affût des œuvres symphoniques de la jeune école d'Italie. Nous a fait entendre, cette fois, une fort belle symphonie de M. Floridia, qui dénote un puissant tempérament, abondamment mélodique, et une science très sûre du développement et de l'orchestre. Cette œuvre a été applaudie très chaudement. M. Vigna nous a également donné la primeur d'un très intéressant poème symphonique de M. Celega, le *Cœur de Fingal*. Le programme se complétait avec des œuvres de Puccini, Catalani, Paganini, Ponchielli. »

Au cours de cette belle séance musicale, Mlle Marguerite Allié, pianiste, a exécuté brillamment le « Concerto en ut mineur » de Mozart, et fait apprécier la délicatesse et le charme de son jeu très personnel dans l'*Impromptu*, en fa dièse, de Chopin, et *Source enchantée*, de Dubois. »

**PETITES NOUVELLES** — Mlle Suzanne de Margueron reprend ses cours : piano et musique d'ensemble avec le concours de Mlle Magdeleine Godard, l'éminente violoniste.

Noblet, Galipaux, Lagrange, Fraizier, etc., a obtenu un vif succès. »

Jules Hurot.

## SPECTACLES &amp; CONCERTS

Aujourd'hui : Au Nouveau-Cirque, matinée à 2 h. 1/2. A la Bodinière, à 3 heures : Conférence de M. Léon Claretie sur les œuvres de M. Jean Rameau, précédées par l'auteur. — A 4 h. 1/2 : M. Engel, « Une heure de musique »; le *Prin temps*, opéra-comique en un acte, de M. Alex. Georges.

— Aux Mathurins, à 4 h. 1/2 : « Le Jardin secret de la chanson », avant-dernière audition de Mlle Marguerite Ugalde, causerie de M. Maurice Lefèvre.

Au théâtre des Capucines, à 4 h. 42 : *La Revue en dentelles*, de M. G. H. Montignac et Gaston Lemaire, jouée par Mlle Paulette Filliaux et M. P. Philippin.

Pytlasinski, le célèbre champion russe, a retardé de deux jours son départ, afin de se mesurer encore une fois, à l'Olympia, avec Bonelli, le colosse dont la lutte d'hier a été si émouvante. Ce soir donc les deux champions seront aux prises, et l'on peut prédire un combat très intéressant.

En voilà de la chair! la revue de la Scala, annoncée comme un gros succès d'argent. En vingt représentations les recettes dépassent 50,000 francs, le maximum que la Scala puisse réaliser, étant donné le nombre restreint et le prix peu élevé de ses places. Il est vrai d'ajouter que les trois quarts des recettes quotidiennes se font en location.

L'éminent violoncelliste L. Abbiate, avant son départ pour la Russie, où il est engagé aux Concerts symphoniques de Saint-Petersbourg et Moscou, donnera le 14 janvier, avec le concours de MM. Manguière et Daraux, un concert à la salle Erard, dans lequel on entendra des morceaux pour chant dont il est l'auteur et où l'excellent virtuose se révélera sous le jour nouveau de compositeur. Le piano sera tenu par M. A. Catherine.

Il faut vraiment tout le talent et la finesse exquise avec lesquels Marguerite Deval sait dire et faire passer les situations les plus vives et les couplets les plus osés, pour amener le public qui arborerait quelquefois volontiers une rougeur discrète en entendant, aux Mathurins, le *Prince des poètes*, à faire un très gros succès à la comique, mais... audacieuse pièce de M. Francis de Croisset.

Elle est d'ailleurs jouée avec beaucoup de gaieté par Mmes Garand et Barner. On ne ménage les applaudissements ni à l'auteur, ni aux interprètes.

Le Palais de Glace a organisé des courses de vitesse qui ont obtenu hier soir le plus grand succès. Les premiers champions des courses du Bois-Bon de Bruxelles s'y sont rencontrés dans des courses de vitesse scratch qui ont littéralement émerveillé le public. Ces courses auront lieu encore ce soir et demain soir.

Programme du concert de demain (3 h.), au Jardin d'Acclimatation. *Valse bleue* (demandée) (Alfred Margis); — Ouverture du *Canard* à 3 becs (Jonas); — *Au bal de ma mie* (A. Bos); — Fantaisie sur les *Dragons de Villars* (MALLART); — A 3 h. 1/2, 7e conférence-causerie par M. le docteur Léon Petit : « Education de nos filles »; — *Chants du soir*, valse (J. LAFITTE).

De Carlsruhe : « Le violoniste Albert Geloso, en tournée, vient d'obtenir ici un très grand succès dans le « concert » de Saint-Saëns, la « chaconne » de Bach, et les compositions nouvelles de son frère, César Geloso. »

De Bordeaux : « Sur la mer lointaine, le poème symphonique de Don Moreau, applaudi l'an dernier au concert d'orchestre de la Société nationale, vient d'obtenir au concert de la Société Sainte-Cécile, sous la direction de M. Gabriel Marie, un très grand succès. »

De Monte-Carlo : « Le troisième concert international était consacré à l'école italienne. C'est le jeune maestro A. Vigna, chef d'orchestre italien, qui dirige ces concerts spéciaux; il faut dire à son éloge, qu'il est à l'affût des œuvres symphoniques de la jeune école d'Italie. Nous a fait entendre, cette fois, une fort belle symphonie de M. Floridia, qui dénote un puissant tempérament, abondamment mélodique, et une science très sûre du développement et de l'orchestre. Cette œuvre a été applaudie très chaudement. M. Vigna nous a également donné la primeur d'un très intéressant poème symphonique de M. Celega, le *Cœur de Fingal*. Le programme se complétait avec des œuvres de Puccini, Catalani, Paganini, Ponchielli. »

Au cours de cette belle séance musicale, Mlle Marguerite Allié, pianiste, a exécuté brillamment le « Concerto en ut mineur » de Mozart, et fait apprécier la délicatesse et le charme de son jeu très personnel dans l'*Impromptu*, en fa dièse, de Chopin, et *Source enchantée*, de Dubois. »

**PETITES NOUVELLES** — Mlle Suzanne de Margueron reprend ses cours : piano et musique d'ensemble avec le concours de Mlle Magdeleine Godard, l'éminente violoniste.

## Toujours la Dentition

Il est des sujets sur lesquels il faut revenir sans cesse, pour en tirer chaque fois de nouveaux enseignements. Lisez, par exemple, la lettre suivante qu'une aimable correspondante nous fait l'honneur de nous adresser :

Alfortville (Seine), ce 3 juillet 1898. Messieurs, ma fille qui j'élevais au biberon vient très bien jusqu'au moment de la dentition. A cette époque, les digestions deviennent difficiles, la diarrhée s'ensuit, le malade ne dort plus, le malade ne vit, mon enfant est de feu et de dents et c'est tout ce qu'il faut pour la dentition.

J'étais désolée de la voir dépérir, malgré tous mes soins, lorsque j'eus l'idée d'essayer votre Emulsion Scott. Heureuse note, car ma mignonne, au bout de quelques jours, retrouvait sa belle santé, ses digestions devenaient normales, ni de toux, ni de rougeurs. Trois jours plus tard, à 13 mois, elle trottait par la maison, et cela presqu' sans aucune souffrance.

Elle a aujourd'hui 18 mois et chacun s'étonne de sa force et de sa vigueur. Je ne saurais trop, messieurs, vous remercier; votre Emulsion Scott est un remède précieux que toutes les mères devraient connaître. (Signé) : Lépine, 50, rue Saint-Michel, Alfortville.

Voici donc un exemple du proverbe : *Bel enfant jusqu'aux dents*, très heureusement accompli parce que la maman a eu l'idée d'adresser à l'émulsion Scott, l'enfant qui est isolé et fait-il crier au miracle? — Non, car il est toujours ainsi avec l'Emulsion Scott, et le fait s'explique tout naturellement. La dentition est, en effet, une évolution naturelle, qui ne devient douloureuse et dangereuse que lorsqu'elle ne trouve chez l'enfant ni la matière calcaire des dents, ni la force nerveuse pour résister à la crise, ou matière calcaire et force nerveuse, les enfants puisent les deux dans l'Emulsion Scott, composée d'huile de foie de morue et d'hypophosphites de chaux et de soude, soit qu'ils la boivent eux-mêmes, soit que la nourrice l'absorbe pour eux et donne ainsi à son lait, en abondance, toutes les qualités nutritives indispensables pour le développement régulier du bébé.

Aucune mère ou nourrice ne devrait être sans un flacon d'Emulsion Scott pendant que l'enfant fait des dents; nous leur conseillons également d'administrer l'Emulsion Scott à chaque période de la croissance, si l'enfant ne paraît pas parfaitement régulier.

Echantillon d'essai sera envoyé franco contre 50 centimes de timbres adressés à : Delouche et Cie, 10, rue Gravel, Levallois-Perret (Seine).

**ESCRIME** — L'assaut annuel du Cercle des Etudiants aura lieu le 21, dans la soirée, à la salle de la Société d'horticulture.

M. Casimir-Perier en a accepté la présidence, en ajoutant qu'il serait « très heureux de se retrouver au milieu des étudiants de Paris ».

Une mésaventure du maestro Pini : Au moment de s'embarquer à Buenos-Ayres pour revenir en Italie, il aurait été victime, paraît-il, d'un vol important.

**AUTOMOBILISME** — L'Automobile-Club belge organise pour le 2 juillet et jours suivants le meeting de Spa, qui comportera course de vitesse, concours d'élégance, longchamps fleuris, etc. Mais







